

# LA REVUE DU CAIRE

لا ريفى دى كير

## SOMMAIRE :

	Page
JEAN LAPORTE.....	Expédition sur le Nil..... 185
	Les Sources du Nil..... 196
MAHMOUD TEYMOUR	Victime du Divorce..... 203
AHMED RASSEM.....	Poèmes ..... 232
MARK SPONENBURGH	Une perspective sur l'art ..... 236
RAYMOND MILLET ...	Poèmes ..... 246

## BIBLIOGRAPHIE ARABE

G.C. ANAWATI.....	Chronique des Livres..... 251
	Index Bibliographique des Livres Arabes ..... 254

## LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN GUERITTE.....	Lettres de France ..... 256
--------------------	-----------------------------

rdc

EGYPTE 20 PIASTRES

*Vient de Paraître*

CINQUANTE ANS  
DE  
LITTÉRATURE EGYPTIENNE

Ouvrage capital qui vient remplir un besoin essentiel

Toute l'histoire de la Renaissance de la Littérature  
et de la pensée contemporaine en Egypte

L'ouvrage est composé de quatre parties

*POÉSIE*

*PENSÉE ET PROSE*

*THÉÂTRE*

*CHOIX DE TEXTES*

Les études qui composent ce Numéro Spécial  
ont été écrites par les plus grands écrivains et  
critiques égyptiens

Un fort volume de 260 pages

P.T. 60 — Frs. fr. 600

# OROSDI-BACK

## *Nouveautés*

AUX ETABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302 \*

PORT-SAID

# CREDIT D'ORIENT

SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE

13, Rue Kasr El Nil, LE CAIRE

Téléph. : 59361 - 45429

R.C.C. 3827

**AFFILIE au GROUPE**  
**de la**  
**BANQUE NATIONALE**  
**POUR LE**  
**COMMERCE et L'INDUSTRIE**

16 Boulevard des Italiens - Paris

---

assure la liaison de l'économie égyptienne  
avec un ensemble de réseaux comprenant

- 915 Agences en France
  - 130 Agences à l'Etranger
- 

**LIVRETS D'EPARGNE**

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE  
ET DE BOURSE - LETTRES DE CRÉDIT

# "AL CHARK"

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

Entreprise privée régie par la Loi No. 156 de 1950  
et enregistrée sub No.2 en date du 14.7.40

---

## NOUVEAUX NUMÉROS DE TÉLÉPHONE

Bureau du Directeur 21473 — Services Administratifs 28565 (7 lignes)  
Bureau du Caire 20678 - 28289

---

## VOTRE EPARGNE

Ce qui compte, ce n'est pas ce que  
l'on gagne, mais ce que l'on garde.

**Seule l'Assurance-Vie  
mène sûrement à ce but.**

SOLIDITE et VITALITE  
sont les caractéristiques de

## "AL-CHARK"

Société Anonyme Egyptienne d'Assurances

15, Rue Kasr El Nil - Le Caire

R.C.C. 35

# BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Cairo No. 2

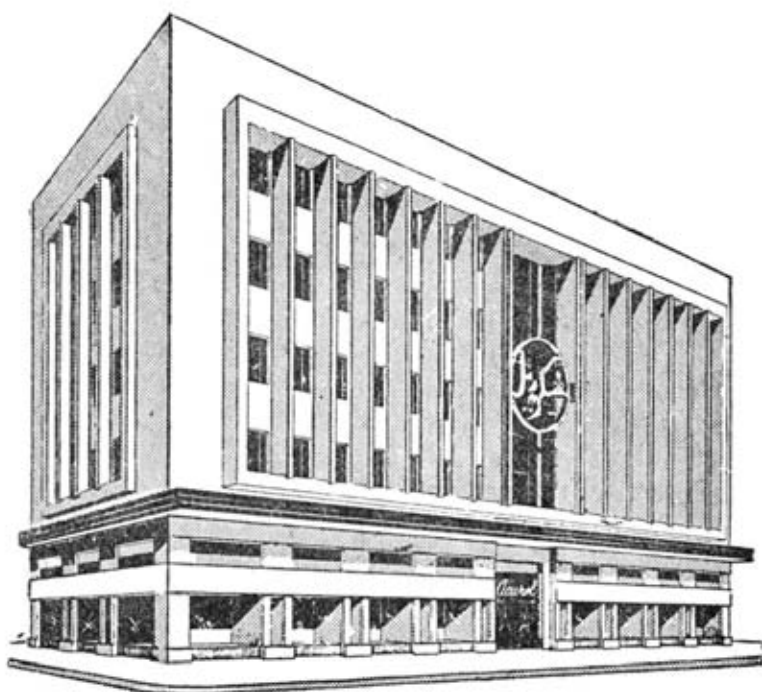
*Siège Social* : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad El-Dine)

Téléphone No. 78295 et 78090



**LA BANQUE MET EN LOCATION, A DES PRIX TRES AVANTAGEUX, DES COFFRES DE TOUTES DIMENSIONS POUR LA GARDE D'OBJETS DE VALEUR, AU SIEGE CENTRAL DU CAIRE ET A LA SUCCURSALE D'ALEXANDRIE**



*Grands Magasins*

*Cicurel*

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26248

# Messageries Maritimes

Services de Paquebots et Navires de Charge

---

---

Grande-Bretagne — Belgique — Pays-Bas  
Allemagne — Portugal — Maroc — Algérie  
Tunisie — Italie — Grèce — Roumanie  
Turquie — Egypte — Liban — Syrie — Arabie  
Côte des Somalis — Ceylan — Inde — Pakistan  
Malaisie — Indochine — Philippines — Chine  
Japon — Corée — Asie Russe — Côte Orientale  
d'Afrique — Madagascar — La Réunion  
Maurice — Afrique du Sud — Australie — Antilles  
Amérique Centrale — Etablissements Français de  
l'Océanie — Nouvelle-Hébrides — Nouvelle-Calédonie

---

---

## REPRESENTATION EN EGYPTE

### BRANCHE PASSAGES

Khedivial Mail Line, S.A.E.

Alexandrie Tél. 20824 - 21257 — Le Caire Tél. 59507-46322

---

### BRANCHE MARCHANDISES

Société Mîsr de Navigation Maritime, S.A.E.

Alexandrie Tél. 21547 — Le Caire Tél. 78295

---

## ZONE DU CANAL DE SUEZ

Port-Said Tél. 8671 à 8676 — Suez Tél. Port-Tewfick 36



# LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938  
Vol. XXX No. 158

MARS  
1953

DIRECTEUR :  
Alexandre Papadopoulo

## EXPÉDITION SUR LE NIL

*Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs ces articles de notre ami Jean Laporte, promoteur des expéditions sur le Nil en 1950-51 et en 1952. Lors de son dernier passage au Caire, où il a donné gracieusement un certain nombre de conférences, illustrées des magnifiques photos en couleurs de sa première expédition, tout le monde a pu apprécier la simplicité et l'esprit désintéressé de cet audacieux explorateur. Pratiquement sans ressources, et sans aucune aide des autorités officielles, il a organisé et réalisé un exploit à la fois sportif et documentaire, qui a un caractère historique du fait qu'il s'agit de la première descente complète du Nil. Ainsi Laporte, comme Herzog, le Dr. Bombard, Yves le Toumelin, Bardiaux et tant d'autres témoignent que l'esprit d'aventure et d'héroïsme n'est pas mort en France. Tous ces jeunes gens ont prouvé qu'ils ont "la tête épique" et s'ils sont partis à la conquête de la montagne, de l'Océan, ou de fleuves et d'étendues immenses, avec des moyens particulièrement primitifs, c'est qu'ils étaient poussés d'abord non par l'ambition de la gloire mais par l'obscur désir de se conquérir eux-mêmes pour mieux mesurer la Nature à l'échelle humaine.*

A.P.

**L**e Nil, fleuve à l'histoire millénaire, n'a jamais été descendu par ses eaux sur toute sa longueur. Il n'y a pas encore cent ans que ses sources ont été découvertes. Il passe, avant de pénétrer en Egypte, qui englobe seulement le dernier quart de son parcours, par huit autres pays. Il franchit, de ses sources à la mer, 6.694 kilomètres, soit le sixième du tour de la terre, — ou 7 fois la France du Nord au Sud, ou 5 fois l'Egypte du Nord au Sud, — ce qui en fait le fleuve le plus long du monde.

Deux jeunes Français, Jean Laporte 31 ans, promoteur de l'expédition, André Davy 36 ans, journaliste, venu en remplacement de l'opérateur Claude Mousset souffrant au moment du départ, tous deux membres de la Sté. des Explorateurs Français, et un Américain John Goddard 25 ans, étudiant en médecine, membre de l'"Adventurers Club" de Los Angeles, ont tenté de le descendre *pour la première fois dans l'histoire du monde, du lac Victoria (Equateur) à la Méditerranée.* L'expédition était patronnée par le "Touring Club" et la "Fédération Française de Canoé-Kayak.

### LES RAISONS DU PROJET

Les sources du Nil n'ont été découvertes qu'à la fin du siècle dernier, ce n'est pas que les Egyptiens se soient désintéressés des origines de ce fleuve auquel leur pays doit entièrement son existence en plein désert. Depuis l'Antiquité, la plupart des expéditions qui ont tenté de remonter son cours se sont irrémédiablement perdues, et celles qui revinrent, indiquèrent au plus, que le Nil sortait d'inextricables marais dont personne n'entrevoit les limites. La découverte des sources du Nil était passée dans le langage courant comme synonyme des entreprises impossibles.

A la fin du siècle dernier, quand les Européens, pour des raisons d'expansion économique, et aussi morales, voulurent pénétrer en Afrique, l'intérieur de cet immense continent était tout un monde nouveau à découvrir.

L'énigme des sources du Nil, problème aussi important qu'ancien, fut résolue par les Britanniques qui au lieu de s'obstiner à remonter son cours, explorèrent l'Est Africain où ils se sont établis depuis. Après les longues expéditions de Stanley, Burton, Grant, Speeke et Baker, la région des grands lacs était reconnue et la découverte du Rououenzori confirmait la légende des montagnes de la Lune.

La vallée du Nil devenue une voie de communication, demeure barrée par les obstacles qui gênèrent sa découverte. A moins de prendre l'avion, il faut aujourd'hui encore, changer dix fois de moyen de transport pour se rendre du Caire à Kampala, capitale de l'Ouganda. Une partie demeure inexplorée. Le Nil n'a donc jamais été parcouru par ses eaux sur toute sa longueur. C'est de ce fait, joint à l'attrait des contrées très différentes qu'il traverse, que nous est venue l'idée d'entreprendre sa première descente complète, pour en rapporter un témoignage d'ensemble, et tirer de son histoire, les faits comparables à ceux de notre vie présente, qui peuvent lui servir de leçon.

## LA PRÉPARATION

C'est durant la préparation, qui est de beaucoup la partie la plus pénible que s'acquiert la majorité des chances de réussite d'une expédition. Il est exaspérant de voir les organismes et surtout les services publics qui ont pour rôle d'aider les entreprises de ce genre, s'en abstenir le plus possible et leur opposer souvent

le plus de gêne. La nôtre dura trois ans et demi, fut l'objet d'un millier de lettres et de 20.000 kilomètres parcourus en démarches dans Paris, soit quatre fois plus que nous en franchirions sur le Nil lui-même.

L'exécution d'un tel projet, en raison des obstacles naturels et plus encore par économie, devait être sportive. Ceci rompait en même temps avec les habitudes des anciens voyageurs en Afrique qui exigeaient une coûteuse escorte de porteurs indigènes.

Ses eaux franchissent sur 5.500 kms. de l'Equateur à la Méditerranée les obstacles les plus variés : grands lacs, marécages où il est difficile d'atterrir, rapides et fortes chutes. Nous avons choisi d'y pallier en prenant des kayaks bi-places, construits à Paris par Jean Chauveau, montés chacun par l'un de nous, la place disponible étant réservée au matériel. Tous les objets nécessaires au voyage, caméras, pellicules, campement, cuisine, vivres, vêtements, pharmacie, outils, pièces de rechange, et armes sont contenus dans des sacs étanches, assurant eux-mêmes par l'air qu'ils contiennent, l'insubmersibilité des kayaks dans lesquels ils sont arrimés.

## DE PARIS AUX SOURCES

Ainsi équipés, nous sommes partis le 19 septembre 1950 de Paris, pour embarquer à Marseille sur un paquebot des Messageries Maritimes qui nous a menés en 23 jours de traversée, par la Méditerranée, Suez, la Mer Rouge, Djibouti, l'Océan Indien, à Mombasa sur la côte orientale d'Afrique. Nous avons traversé en automobile et camion de transporteurs locaux, le Kényia, l'Ouganda, le Rouanda et une partie de l'Ou-roundi et sommes arrivés le 2 Novembre, passé l'Equateur, par 4° de latitude sud, sur la ligne de crête Congo-Nil, à 2.000 mètres d'altitude, au sommet du

mont Kizizi, où une petite pyramide indique depuis 1934 la source la plus méridionale du fleuve, en même temps qu'un des points de ses plus longues eaux.

### OUROUNDI-ROUANDA

Le mince filet d'eau qui sourd au flanc de la montagne, va devenir une petite rivière que les indigènes, les Baoutous, les Batois, vassaux des Ouatoutsis habitant le mandat belge du Rouanda-Ououndi, région la plus peuplée de l'Afrique Noire, et la dernière découverte sur ce continent, ont baptisé d'un nom nouveau à partir de chaque confluent. Devenue plus large, elle s'appelle Rouvouvou, ou rivière des hippopotames, puis Kagéra ou la Profonde, principal affluent du lac Victoria.

C'est au sortir de marais, sur la Kagéra, que nous avons tenté de mettre pour la première fois en Afrique nos bateaux à l'eau. Alors que nous avions les cartes du Nil, à partir du lac Victoria, nous avons peu de renseignements sur la Kagéra.

Le courant aidant, nous parcourons en une heure une douzaine de kilomètres, au long desquels une centaine d'hippopotames nous obligent à une navigation zigzagante. Survient un rapide. Il n'est pas possible d'atterrir en raison de l'épaisse zone de roseaux et de papyrus qui sépare les berges du lit de la rivière. John aborde une île par le travers, embarque beaucoup d'eau et chavire. Je passe sans m'en apercevoir au-dessus d'un hippopotame qui relève la tête derrière moi, juste devant le kayak d'André qui verse à son tour en voulant l'éviter.

A la fin du rapide nous parvenons à nous arrêter. Nous retrouvons André réfugié en plein courant sur un îlot étroit, avec son kayak brisé. Il nous faut quatre jours pour rassembler le matériel en nous frayant des

chemins dans les papyrus, et rejoindre Kakitoumba, petit centre le plus proche sur la route de Kampala.

Les pièces brisées et perdues du kayak d'André sont trop nombreuses pour pouvoir réparer rapidement sur place. Nous gagnerons du temps en faisant expédier les pièces de rechange par avion, de Paris à Juba, premier aérodrome au Soudan Equatorial.

### OUGANDA

Nous allons visiter un groupe de pygmées vivant dans la vallée de la Semliki. Les pygmées, les plus petits hommes du monde, mesurent environ 1m. 20 et passent pour être les descendants d'une des premières vagues humaines ayant peuplé l'Afrique. Ils se nourrissent de fruits et de gibier adroitement. chassé à l'arc ou au javalot, en embuscade, habitent en forêt des petites huttes coniques, sont habituellement craintifs à l'égard des autres noirs et plus encore des blancs. Nous avons pu aborder assez facilement ceux-ci car nous n'étions pas leurs premiers visiteurs.

Dans la même région nous avons fait l'ascension d'une des montagnes qui prolongent au Nord le massif du Rououenzori, le mont Karamgora (3.035 m.), pour le caractère de sa végétation. Le hasard d'un bouleversement géologique et la continuelle humidité due à la condensation des nuages poussés jusque là par la mousson de l'Océan Indien, a conservé sur les flancs de ces montagnes, plusieurs spécimens de la flore de l'époque secondaire. Les neiges éternelles qui blanchissent leurs sommets leur ont fait donner le surnom de "montagnes de la Lune".

Nous reprenons notre navigation là où une pirogue indigène peut remplacer le kayak manquant. Nous devons de ce fait abandonner trois parties non navigables du Nil équatorial, parce que trop accidentées, et reprenons le fleuve au lac Kioga en le traversant

sur 160 kms. Immense étendue encombrée, comme toutes les eaux peu profondes du Haut Nil, de nénuphars et de papyrus dont des paquets se détachent et vont à la dérive, semblables à des îles flottantes. La configuration des eaux libres du lac change constamment. Le principe de notre navigation consiste à ne se fier, pour s'orienter, qu'aux collines lointaines et à trouver avant le coucher du soleil et le lever des moustiques, un lieu d'atterrissage, mais la vitesse de la pirogue ne le permet généralement pas.

Les Bakédis ou hommes nus, pêcheurs du lac, habitent des huttes semblables à celles des pygmées construites sur des îles de papyrus tassés, ou sur les rives auxquelles ils accèdent par des chenaux déblayés dans cette végétation. Passé le lac Kioga, le Nil dévale la plus forte pente de son parcours, par les gorges encore inexploitées du Nil Sommerset, que termine la chute Murchison, haute de quarante mètres.

Nous reprenons notre même navigation à partir du lac Albert. Les grands animaux sont nombreux dans cette région où l'administration britannique interdit la chasse pour les préserver de l'extermination otale à laquelle les vouaient les chasseurs.

Les crocodiles, cachés dans les hautes herbes, plongent furtivement à notre approche, de nombreux hippopotames émergent et les éléphants se rafraîchissent bruyamment dans les roseaux des rives.

Nous nous enfonçons dans une des régions de l'Afrique les plus isolées de tout centre européen. Les feux de brousse laissent continuellement retomber des brins d'herbes calcinés qui noircissent tout. Nous passons du pays mâdi au pays bari.

#### SOUDAN ANGLO-EGYPTIEN

Nous coupons par la piste le Haut Bahr el Djbel, de Nimule à Juba, premier centre européen du Soudan

Equatorial, où avec un gouverneur de province, un aérodrome relais des lignes sud-africaines, des commerçants achalandés en conserves européennes et des réceptions où les femmes se mettent volontiers en robes longues, on a l'impression d'un retour à la civilisation. Pendant que je m'y soigne d'une bronchite, André et John s'en retournent à Nimule, et descendent à pied en pays bari cette partie du fleuve que nous n'avons pu franchir en kayaks.

A Juba, commence le pays des Dinkas, les plus grands hommes du monde, qui peuplent les rives du Nil sur huit cents kilomètres, principalement dans la région des marais de Bahr el Ghazal et Bahr el Djbel. Entièrement nus, maigres, élancés, souvent enduits de cendres pour se protéger des moustiques, leurs activités principales sont la pêche au harpon, et l'élevage des bovins considérés dans tout le bassin du Nil comme un signe de richesse essentiel.

Nous échappons de justesse à plusieurs charges d'hippopotames et John au plongeon d'un crocodile réveillé en sursaut, qui dormait sur le bord d'une berge escarpée.

Ce sont les marais du Bahr el Ghazal qui ont pendant des millénaires fait obstacle à la découverte des sources. Hors le chenal de six cents kilomètres par lequel on les traverse aujourd'hui, cette étendue d'eau et de papyrus est impraticable et il est fatal de s'y égarer.

Passés les marais, nous entrons en pays chillouk, peuple de beaux hommes, anciens guerriers aux multiples tatouages et aux parures colorées. Leurs danses miment des mouvements d'attaques et de parades guerrières.

Il reste au fleuve 4.000 kilomètres à parcourir pour atteindre la mer. Nous faisons halte à Fachoda



où une petite plaque de bronze rappelle : "Marchand 1898". Le fleuve se dirige résolument vers le Nord. Nous sommes à la limite des grands animaux. Les rives qui commencent à devenir désertiques n'offrent plus assez d'herbe aux hippopotames. Leur dernier troupeau nous regarde passer un soir près de Renk. Par contre apparaissent les ânes et les chameaux qui viennent s'abreuver au fleuve.

La plaine sur laquelle coule le Nil est si plate que le relèvement d'eau du barrage de Djbel Aulia se fait déjà sentir par de vastes zones d'inondations. Passé Ed Dueim, d'une rive on ne voit plus l'autre. Le grand vent contraire soulève des vagues déferlantes comme en mer. Notre avance quotidienne tombe de 35 kms. à 25, puis à 15, et nous finissons un jour de tempête par n'en plus faire que 5, en tirant nos bateaux le long des bancs de sable. Le vent tombe le soir. Nous devons rattraper la nuit le temps perdu.

Les chillouks font place petit à petit aux Soudanais du Nord dont nous apprécions la grande hospitalité. Après un mois de progression que le vent rend pénible et lente, nous atteignons, le 17 Mars 1951, Khartoum, où l'officier de liaison français, venu à notre rencontre en vedette automobile, nous a préparé avec le concours de plusieurs personnalités, une arrivée triomphale.

Ainsi s'achève *la première moitié de notre voyage à 3.000 kms. de la mer. La traversée du désert en bateaux.* Dix jours plus tard, nous abordons le désert par la gorge de Sabaloka ou sixième cataracte, la première que nous ayons à franchir, car les cataractes sont numérotées d'aval en amont, dans le sens de leur découverte. Celle-ci est un défilé rocheux de 18 kilomètres, fait de blocs de basalte rouge que l'on dirait amoncelés par des géants. Les cataractes sont surtout des lieux géographiques traditionnels car de nombreux rapides, dont beaucoup ne sont pas mentionnés sur les cartes, com-

portent des hauteurs de chute plus importantes. Ils présentent pour nous l'avantage d'un entraînement progressif. Les difficultés que nous avons à les franchir vont en augmentant; notre fatigue aussi.

A Atbara, le fleuve reçoit un important et dernier affluent, à partir duquel il va traverser 2.700 *kilomètres de désert sans recevoir une goutte d'eau*, car il ne pleut presque jamais sur le reste de son parcours. Passé Kerma, la quatrième cataracte débute une nouvelle série de rapides dont plusieurs nous obligent à des passages à la corde. Plus nous nous enfonçons dans le désert, plus l'air devient sec et le soleil cuisant. Nos nez rougis pèlent continuellement; la peau de mes mains craquelée comme une mosaïque, s'écorche au moindre frottement. Notre thermomètres gradué *jusqu'à 50°* a éclaté sans être jamais sorti des ténèbres de la boîte et du sac où il était rangé. Sous ce climat le travail manuel fait exsuder *plus d'un litre à l'heure*. Nous ne cessons d'avoir soif, mais nous avons le privilège immense de traverser le désert sans jamais manquer d'eau.

Le rapide de Kaygbar me cause un magnifique "dessalage", suivi d'un bain prolongé car la largeur du fleuve oscille entre 500 mètres et deux kilomètres. La deuxième cataracte nous oblige à plusieurs portages dans les rochers et le sable brûlants. Nous en finissons avec le passage bref mais mouvementé du rapide d'Abousir, puis après le labyrinthe d'îles de granit noir, avant la frontière égyptienne le Nil nous réapparaît tel qu'il va être presque sans discontinuer jusqu'à la mer, calme et immense.

## EGYPTE

Passé Ouadi Halfa, nous devons plusieurs fois réparer nos bateaux brisés par des gamins. Nous

entrons dans l'ère du classique et du colossal au temple d'Abou Simbel. Le relèvement d'eau du barrage d'Assouan stoppe encore une fois le courant et noie les temples anciens. Nous pénétrons en kayak dans celui de Kalabscha. Philaë aussi émerge à peine. Les quelques herbes des rives cachent les derniers crocodiles.

Après le barrage commence l'Égypte irriguée, et la verdure qui lui fait immédiatement suite contraste agréablement avec le désert.

A mesure qu'il avance, vers le nord, le fleuve s'industrialise. Nous faisons le pèlerinage habituel des touristes des agences de voyage, en visitant les temples. Ceux-ci étaient voués à l'oubli et à la destruction totale, mais le patient travail des savants dans le puzzle de pierre gigantesque des anciennes cités a donné naissance à une science nouvelle, l'archéologie, luxe des nations civilisées qui a témoigné ici de six mille ans d'histoire.

Au Caire où nous arrivons le 25 Juin, la presse et les cercles nautiques nous font un aimable accueil. Nous poursuivons quelques jours plus tard par le Delta.

Nous atteignons Rosette, dernière étape de notre itinéraire, le 17 Juillet 1951, *huit mois et demi après avoir quitté les sources.*

A Alexandrie, le consul général de France et les cercles sportifs nous accueillent à leur tour et nous regagnons la France à bord du "Champollion".

Pour ce voyage sur un seul et même fleuve, nous avons accompli des formalités de passage à *10 frontières*, utilisé *six monnaies* différentes, perdu deux mois sur huit pour des raisons administratives, mais avons pu nous expliquer en ne balbutiant que quatre langues, ce qui tendrait à démontrer, malgré les dires de leurs représentants, que les peuples mettent assez de bonne volonté à se comprendre.

## LES SOURCES DU NIL

**A** l'origine de notre monde, l'immense continent, que nous nommons aujourd'hui l'Afrique, a traversé les quatre époques géologiques principales, dont nous ne pouvons évaluer la durée avec plus de précision qu'à quelques centaines de milliers d'années

Au chaos volcanique de la première, succéda une période de calme pendant laquelle apparurent les premiers signes de la vie. Vint l'époque tertiaire, au cours de laquelle, sous l'action des contractions dues au refroidissement de la terre, de nouveaux bouleversements se produisirent. Vers le milieu de cette époque, des affaissements verticaux produisirent, sur la moitié Est de l'Afrique, de grandes failles que les géographes appellent : fossés, ou effondrements tectoniques. Plusieurs causes leur ont été attribuées, mais on s'accorde généralement sur leur effet final : les bases extrêmes du continent s'étant quelque peu écartées, cette partie quasi axiale s'est enfoncée, à la façon d'une pierre qui dans une voûte aurait glissé vers le centre.

Elles dessinent approximativement, sur la moitié Est de l'Afrique, une fourche à deux dents se joignant bien au Sud de l'Equateur, celle de droite se prolongeant à l'Est du massif éthiopien, par la mer Rouge, l'isthme de Suez, et les basses terres du Levant, jusqu'à la dépression qu'emploie aujourd'hui la mer Morte. Celle-ci demeure la plus longue fracture du globe.

A la fin de l'époque tertiaire, presque au début de notre époque quaternaire, la moindre résistance des bords de ces failles livra passage à des poussées volcaniques qui modifièrent encore le relief de ces grandes

dépressions. De nombreux volcans, dont certains sont en activité, en demeurent l'inéluctable témoignage.

Les eaux de pluie que recueillirent les pentes de toutes ces régions s'accumulèrent dans les fonds où se formèrent de grands lacs ; leur trop-plein s'écoula à son tour, et le flot, en suivant la plus grande pente, se dirigea vers le Nord. Il franchit en cataractes plusieurs seuils de roches dures. Un moment il faillit obliquer vers l'Est ; mais le relief le contint, et le guida jusqu'à un long golfe aujourd'hui comblé, prolongement de la Méditerranée.

Lorsque beaucoup plus tard des hommes vinrent par le bord de la mer, et remontèrent ses rives pour y habiter, ils ne savaient pas d'où venait cette eau qui leur permettait de s'établir, et de vivre, en plein désert, dans une oasis continue et fertile, mais lui attribuèrent d'emblée une origine divine et l'appellèrent le Nil.

Grâce aux travaux faits depuis une centaine d'années par les archéologues et les historiens, on peut remonter maintenant l'histoire de la nation égyptienne sur six mille ans. Mais durant toute cette période, les hommes ont ignoré l'origine du Nil qui, avant de pénétrer en Egypte, franchit une distance trois fois plus grande, arrosant aujourd'hui huit autres pays. Ce n'est pas que les anciens s'en soient désintéressés ; depuis l'antiquité, de nombreuses expéditions ont été dépêchées à la recherche des sources. La plupart d'entre elles se sont irrémédiablement perdues, et celles qui revinrent indiquèrent, au plus, que le Nil sortait d'immenses et inextricables marais dont personne n'entrevoyait les limites. Il n'y avait pas assez d'eau pour naviguer, et trop encore pour continuer à pied. La découverte des sources du Nil était passée, dans le langage courant, comme synonyme des entreprises impossibles.

Une légende qui circulait avant notre ère disait que le Nil descendait des montagnes de la Lune et de

grands lacs. Elle fut oubliée, puis réapprise au moyen âge par les Arabes qui commerçaient sur la côte orientale d'Afrique ; mais ni l'esprit de précision géographique, ni même la notion des distances ne sont le propre du moyen âge et des Arabes. Aussi les rares cartes d'Afrique dessinées à l'époque figurent-elles d'une façon tout à fait fantaisiste la forme présumée du continent, avec un ou plusieurs grands lacs sur la partie équatoriale. Ceci n'était cependant pas dénué de tout fondement.

En 1840 l'expédition d'origine égyptienne, lancée par Mehemet Ali, dépasse les marais, remonte le fleuve jusqu'à 4° de latitude nord, et se fait en partie massacrer par les indigènes. Dans les années qui suivent, plusieurs expéditions explorent la région des marais, dont les innombrables affluents provoquent la confusion sur l'origine du fleuve, si bien qu'en 1856 l'existence des grands lacs est encore contestée en Europe.

Pendant ce temps, les Européens, pour des raisons d'expansion vitale, et, aussi, morales, se tournent vers l'Afrique. L'intérieur de cet immense continent, dont ils ne connaissent guère que les côtés, est tout un monde nouveau à découvrir. L'origine du Nil, énigme aussi attrayante qu'ancienne, est une de celles que se posent les Britanniques, en explorant l'Est africain, où ils se sont établis depuis.

Au lieu de s'obstiner, comme les précédentes, à remonter le cours du fleuve, plusieurs expéditions débarquent sur la côte orientale d'Afrique, et avancent en direction du Nord-Ouest.

C'était l'époque où les sociétés de géographie justifiaient leur raison d'être. Celle de Londres charge Burton, qui s'adjoint Speeke, de découvrir les lacs supposés. Ils découvrent, en février 1858, le lac Tanganyika, qui fait partie du bassin du Congo. Au retour, Speeke se sépare de Burton, malade, et avec des moyens réduits, se dirige vers le Nord. Il atteint, après vingt-

cinq jours de marche, l'Oukéréoué, qu'il nomme Victoria en l'honneur de sa reine, et estime qu'il est à l'origine d'un fleuve alimentant le Nil. A son retour, Burton le premier, et les gens compétents combattent cette hypothèse. Elle est cependant bien fondée.

Speeke et Grant partent à nouveau de Zanzibar, contournent le lac Victoria par le Sud-Ouest, et atteignent Roubaga, alors capitale de l'Ouganda, où ils intéressent à leur voyage le roi Mtessa. Ils repartent séparément, Grant vers le Nord, Speeke vers le Nord-Est, jusqu'au Nil, qu'ils remontent pour joindre le lac Victoria. Le 28 juillet 1862, est découvert le déversoir, baptisé chute de Ripon, qui est considéré, depuis, comme la source du Nil.

L'essentiel de l'énigme était élucidé, mais il restait encore beaucoup à apprendre. Speeke s'en retourne vers le Nord. Pendant ce temps, Samuel Baker, premier explorateur rompant avec les traditions en étant accompagné de sa femme, s'avance à la recherche de Speeke, en remontant le Nil au départ du Soudan. La rencontre a lieu passé les marais, à Gondokoro. Baker poursuit, et découvre le lac Albert en mars 1864.

D'autres explorateurs apportent des précisions sur ces régions, dont Henry Norton Stanley qui, en 1874, refait une partie du voyage de Speeke, mais en bateau sur le lac Victoria, et, avant de traverser entièrement le continent par le Congo, explore la Kagéra.

En effet, une quinzaine d'affluents alimente le lac Victoria; la source du plus long d'entre eux peut donc être considérée comme celle du Nil. Le Rouanda et l'Oroundi, pays entièrement montagneux, d'où descend la Kagéra, se sont toujours opposés à la pénétration des Arabes esclavagistes, et seront les derniers explorés du continent africain.

En 1892, Oscar Baumann fait la première traversée de l'Oroundi; en 1878, le docteur Kandt y cherche

les sources du Nil. Après plusieurs tergiversations politiques, le Rouanda-Ououndi est placé en 1924 sous mandat belge. Il faut attendre que le service géographique ait traduit sur les cartes le chevelu compliqué de ses nombreuses rivières, pour établir quels sont les points de ses plus longues eaux.

Mais le fleuve est si long, traverse des régions si différentes et si vastes qu'il permet difficilement la notion de sa continuité. C'est seulement en 1934 qu'un chercheur bénévole, Burkhard Waldecker, entreprend d'indiquer par une petite pyramide construite sur la ligne de crête Congo-Nil, au sommet du mont Kizizi, à 2.000 mètres d'altitude, par 4<sup>o</sup> de latitude Sud, la source la plus méridionale du bassin du Nil, en même temps qu'un des points de ses plus longues eaux.

A une centaine de mètres plus bas, sous le mince filet d'eau par lequel commence le plus long fleuve du monde, il va parcourir 5.694 kilomètres avant d'atteindre la mer, soit environ le sixième du tour de la terre.

Seul, le Mississipi aux Etats-Unis dépasserait cette longueur de quelque 200 kilomètres, si l'on comprenait dans ses eaux son affluent, le Missouri. L'Amazonie, qui le dépasse en importance par son débit, a 250 kilomètres de moins.

Les indigènes de l'Ououndi ont donné à la petite rivière, qui va devenir le Nil, un nom nouveau à partir de chaque confluent. Elle s'appelle successivement Kasumo ou Mukassényi, Kiguéra, Louvironza, Rouvovou ou rivière des hippopotames, puis devenue large comme la Marne près de Paris, la Kagéra ou la Profonde, nom qu'elle garde jusqu'à son déversoir dans le lac Victoria.

Le Rouanda et l'Ououndi, pays les plus peuplés de l'Afrique noire, présentent un paysage de collines verdoyantes très proportionné. On demeure étonné



que cette région, extérieurement semblable à nos montagnes d'Auvergne, soit restée si longtemps ignorée des Européens. L'altitude moyenne de 1.800 mètres assure, malgré le soleil équatorial, un climat humide et relativement frais.

Des Batois, pygmoïdes, descendants d'une des plus anciennes vagues humaines ayant peuplé l'Afrique, y habitent avec les Baoutous, nom que porte ici l'élément bantou, à leur tour vassaux des Ouatoutsis, d'immigration récente, qui ont instauré parmi ces derniers une sorte de féodalité.

Les Blancs, dernier élément représenté ici par les services belges, ont accompli en vingt-cinq ans une belle œuvre de pacification et d'amélioration de la vie indigène, par le contrôle médical, la lutte anti-érosive, l'amélioration des cultures, le forage de puits, le tracé des routes, la répression des incendies de prairies et des vengeances personnelles.

Le cheval et le chien n'y vivent pas, par contre les vaches y sont considérées, après les enfants, comme un signe de richesse honorifique et essentiel, qui revêt un caractère presque sacré. Les famines ne les décident pas à les abattre. Seul leur lait est consommé, et elles sont appréciées non à leur productivité, mais à la forme et à la longueur de leurs cornes.

Les minerais du Rouanda-Ouroundi constituent une richesse importante, non par leur abondance, mais par leur variété dans leur teneur en métaux rares, nécessaires à plusieurs branches industrielles.

Ouvrons ici une parenthèse. On a beaucoup exagéré l'importance de l'uranium dans les échanges commerciaux de la Belgique. Les exportations minières du Congo et Rouanda représentent 45% du total des exportations. Ce qui fait encore 55% de produits divers provenant d'une mise en valeur méthodique de ces colonies qui leur vaut d'être le seul pays créancier des

Etats-Unis. Ceci démontre qu'il vaut mieux mettre dans la balance les produits de son travail que des faits d'armes, fussent-ils ceux de la division Leclerc.

Passé l'Ouroundi et le Rouanda, la Kaguéra fait frontière entre le Tanganyika et l'Ouganda, avant de se jeter dans le lac Victoria, le plus grand lac d'Afrique, dont la superficie est égale à celle de la Suisse. A son déversoir, une simple plaque scellée sur un rocher mentionne sa découverte, pas encore centenaire, par Speeke. Un kilomètre plus bas, le Nil passe sous son premier grand pont, le seul sur 3.000 kilomètres. Un peu plus bas, les Britanniques entreprennent la construction d'un barrage hydro-électrique, à l'usage de l'Ouganda et du Kénnya.

Et le fleuve, à travers les gorges inexplorées, les lacs, les marais immenses, les défilés rocheux et les déserts, va s'en aller presque tout droit vers le Nord, jusqu'à la mer.

JEAN LAPORTE

*Promoteur des Expéditions sur le Nil*

*(à suivre)*



## Victime du divorce

- Priez pour le Prophète.
  - Que Dieu prie pour Lui !
  - J'ai décidé de divorcer.
  - Que Dieu vous en garde ! C'est regrettable.
  - Priez pour le Prophète, vous dis-je.
  - Mille prières pour Lui, mon ami.
  - La voix divine m'a inspiré cette résolution.
  - C'est démolir votre foyer.
  - Démolir ou construire, cela m'est indifférent.
- Telle est ma décision irrévocable.
- Oubliez-vous que le Prophète — Dieu prie pour Lui et L'ait en Sa grâce ! — a dit que de tous les actes permis le divorce est le plus détestable aux yeux de l'Éternel ?

— Je le sais ; mais rappelez-vous aussi que Dieu a dit dans Son Livre Sacré : "A l'impossible, nul n'est tenu".

Ce dialogue se poursuivait entre Mohamed Effendi et le mâzoun (1) auprès duquel il s'était rendu pour demander le divorce.

Le mâzoun se mit à arranger lentement les plis de son turban, tout en toussotant comme pour s'éclaircir la voix, avant de prononcer le laïus de circonstance, farci de paternelles admonestations, qui vise à rétablir la paix dans le ménage. Ainsi dégageait-il sa propre responsabilité avant de tremper sa plume dans l'encrier

---

(1) D'après la loi musulmane, il suffit à l'époux de déclarer à cet officier de l'état civil sa volonté pour que celui-ci dresse l'acte de divorce.

pour dresser l'acte de divorce. D'ailleurs, il se conformait en cela aux instructions des autorités.

La langue du mâzoun se délia donc, laissant fluer des phrases saccadées pleines de sages maximes à l'intention du mari, l'engageant à renoncer à son projet et à user de bonnes manières envers son épouse.

C'était un sermon appris par cœur ; il le débitait sans plus de conviction qu'un élève qui récite un morceau choisi.

Arrivé à la fin du plaidoyer, il fixa son visiteur des yeux comme pour lui dire : "Je crois que vous êtes convaincu".

Mais Mohamed Effendi, ennuyé, ôta le tarbouche qui cachait sa tête, chauve à l'exception de quelques cheveux épars, tels de rares herbes dans un désert aride. Puis il se mit à essuyer de son grand mouchoir rayé sa figure joufflue aux yeux gonflés, aux lèvres épaisses et au nez épaté.

— Priez pour le Prophète, mon Cheikh : émit-il d'une voix râlante.

— Que Dieu prie pour Lui !

— J'ai décidé de divorcer : telle est mon irrévocable résolution.

Le mâzoun leva les yeux vers le ciel comme pour en invoquer le témoignage. Il avait fait son devoir, sa conscience ne pouvant rien lui reprocher quant à cet acte détestable.

Mohamed Effendi glissa dans sa poche le document dûment rédigé et s'en alla. Corpulent sous de larges épaules, il se redressait malgré ses soixante-cinq ans en frisant sa moustache épaisse. Il était fier de lui et une ardeur juvénile gagnait tout son être.

D'ailleurs, pourquoi ne pas se considérer dans la fleur de l'âge ? Dieu merci, il ne souffre d'aucune maladie et ne connaît point le confinement dans un lit de douleurs. Ses organes et ses membres sont sains,

ils n'ont point faibli sous le poids des années. Ses dents, héros de la bonne chère, ne l'ont point déserté, aucune même n'est brisée ou cariée. Certes, il ne manque pas de les traiter avec la révérence qui sied et veille à les maintenir en parfait état de propreté. Il sait bien qu'elles sont les instruments indispensables de la plus appréciée de ses jouissances.

Mohamed Effendi s'empresse de rentrer chez lui. Chemin faisant, il prépare la désagréable surprise qu'il va faire à son épouse en lui annonçant la résolution prise au bureau du mâzoun. Ainsi il portera un coup mortel à l'orgueil de cette femme et lui infligera le plus terrible châtement.

Mon Dieu, que de mal ne lui-a-t-elle pas fait ! de combien de méchancetés et d'humiliations ne l'a-t-elle pas abreuvé !

Que de fois ne lui a-t-elle pas extorqué de l'argent par des stratagèmes diaboliques dont l'homme le plus fourbe s'avérerait incapable !

## II

A peine Mohamed Effendi pénètre-t-il chez lui qu'il s'effare. Plus un meuble, plus un objet, pas âme qui vive.

Il appelle en vain. Pas de réponse, mais l'écho de sa propre voix lui révèle l'amère vérité.

Soudain, une angoisse le saisit. Il court à son cher clapier. Hélas ! il n'y trouve que quelques brins d'herbes éparpillés.

La mine déconfite, il sent ses entrailles brûler de dépit.

Sa femme s'est emparée de tout son bien, rien n'a échappé au pillage. Cependant Mohamed Effendi lui aurait volontiers pardonné, si, au moins, elle lui avait laissé son plus cher trésor : ses lapins.

Certes l'épouse n'ignore pas qu'en agissant ainsi elle a blessé Mohamed Effendi au cœur.

Les lapins constituent son plat favori. Il achetait toujours les plus gras, les mieux en chair. Il leur procurait la plus succulente nourriture et passait le plus clair de son temps dans la cuisine à donner des ordres sur la manière de les accommoder. De telle sorte que, parvenus sur la table, ses lapins faisaient venir l'eau à la bouche rien que par leur fumet appétissant.

Mohamed Effendi se met à arpenter le hall, en martelant le sol de son pas lourd, dont l'écho souligne la morne solitude de la demeure.

Puis il recommence à friser nerveusement sa moustache au risque d'en arracher les poils. Ensuite il gagne un coin du hall, il se jette sur une banquette accolée au mur et laisse libre cours à ses pensées.

N'importe !

Ce sera sa dernière mésaventure.

Il fera tomber le rideau sur le passé pour aborder une existence sans ennuis ni difficultés.

Il meublera de nouveau sa maison et achètera de nombreux lapins gros et gras.

Rien ne l'empêche de refaire sa vie et de s'assurer le plaisir et le bien-être.

Pourquoi ne pas améliorer son sort, du moment que cette femme lui a laissé le champ libre ?

Mohamed Effendi commence à ce creuser la tête.

Il pense à se venger de celle qui lui a occasionné ces pertes considérables, qui l'a dépouillé et de son mobilier et de ses lapins.

Il ne lui paiera donc ni contre-dot ni pension de viduité.

Mais quelle attitude prendre envers ses enfants ? ses trois enfants ?

Leur mère les a emmenés en désertant le foyer. Qu'elle s'en charge ! N'a-t-elle pas, par le passé, assez joui de ses bienfaits ?

Pourquoi dépensera-t-il son argent pour ces enfants hypocrites ? A-t-il oublié leurs intrigues et leur fourberie et qu'ils prenaient toujours le parti de leur mère pour l'attaquer sans merci.

Il sera plus facile à cette femme et à ces enfants de ravir des étoiles que d'obtenir une seule piastre de son argent.

Mohamed Effendi commence à faire ses comptes et à confronter actif et passif. Que lui faudra-t-il pour meubler la maison, peupler le clapier, et, en un mot, se refaire un foyer ?

Ce calcul le rassérène, car sa fortune, quoique sérieusement entamée, est encore suffisante : il pourra, seul, mener une vie confortable.

Quant au mariage, il se gardera bien d'y songer. N'en a-t-il pas assez souffert ?...

Il est temps de fermer cette porte ouverte sur les difficultés et les litiges et qui conduit aux plus amères désillusions.

### III

Mohamed Effendi quitte sa maison, l'âme sereine. Chemin faisant, il se met à tracer le programme de sa nouvelle existence. Mais les souvenirs de sa vie passée le hantent.

Tout au long des années, il a été la victime de l'état matrimonial.

Jadis fonctionnaire respecté, écouté, il s'était cru appelé à de hauts postes.

Mais, à la suite d'une enquête, il avait été révoqué non sans que maintes rumeurs désobligeantes eussent couru sur son compte.

Chaque fois que ce souvenir lui revenait à l'esprit, il lançait, révolté, toutes sortes d'imprécations contre ceux qui avaient ourdi cette intrigue, dont la trame et la chaîne étaient faites de rancunes. Car, se disait-il, ces jaloux sans honte et sans vergogne avaient eu recours aux moyens les plus abjects pour le faire tomber dans un piège.

Mohamed Effendi se dirige vers le café de l'honorable Chiha, pour fumer la "goza" (1). Le tenancier de l'établissement lui a promis deux jours plus tôt de lui réserver un tabac de qualité supérieure.

Cependant, il ne sied guère de faire honneur à la "goza" le ventre creux. Il commencera donc par commander un plat copieux de grillade grasse et saignante, suivi de verres de thé aromatique, dont les gorgées se mêleront harmonieusement à la fumée de la "goza" dans une atmosphère détendue qui lui fera oublier les orages de cette journée.

Mohamed Effendi poursuit son chemin, la mine resplendissante. Pourquoi pas ? N'est-ce point là, pour lui, une de ces heures rares où il se sent grisé par la joie du triomphe ?

Il vient de se débarrasser de l'emprise de cette misérable femme, tout comme il s'est naguère débarrassé successivement de quatre autres, avec lesquelles il avait convolé en justes noces et dont il avait eu des enfants. Ces unions avaient inéluctablement abouti au divorce.

Est-ce de sa faute ?

Les femmes sont toutes les mêmes : la première, la seconde, les autres. Il a vécu avec chacune des années plus ou moins nombreuses, pour sortir toujours perdant de l'affaire. Leur unique souci était de lui extorquer

---

(1) Sorte de narguileh.



de l'argent, de le harceler de demandes ; leur unique règle, de dominer et de donner des ordres.

Que de dures épreuves ces vies conjugales ne lui ont-elles pas imposées !

Même les divorces ont été fort coûteux.

N'a-t-il pas été entraîné à contracter des dettes, à vendre ou à hypothéquer des biens, pour acquitter les contre-dots et pensions alimentaires de toutes sortes auxquelles il a été condamné au profit de ces femmes et de leur innombrable progéniture ?

Chaque fois, il a enduré toutes les peines avec patience et résignation, dans l'espoir que, liquidation faite, il regagnerait sa quiétude spirituelle et financière.

Qu'avait-il besoin de se marier ? Mais, chose étrange, chaque fois qu'il s'était juré de demeurer fidèle au célibat, il s'était ensuite laissé entraîner dans la voie tortueuse d'un nouvel hymen ?

Désormais, il ne retombera plus dans le piège.

Si, d'une part, il est satisfait des jouissances dont il s'est rassasié, n'a-t-il pas raison, de l'autre, de trouver dans les épreuves subies un motif de se corriger, de ne plus commettre la même erreur ?

#### IV

Les jours suivants, Mohamed Effendi fut absorbé par la liquidation du compte de sa dernière épouse.

En dépit des stratagèmes et des moyens dilatoires dont il usa, il se vit contraint par jugement de lui verser une forte somme. Tous les biens qu'il possédait au Caire y passèrent. Sa fortune se trouva réduite à une modeste maison et à quelques feddans de terres agricoles dans son village natal.

Quel malheur ! Ces cinq unions consécutives sont vraiment tari la source de son bien-être et de son opulence.

Un beau matin que Mohamed Effendi, triste et chagrin, réfléchit à son malheureux sort, une idée lui vient à l'esprit et sa face s'illumine de joie.

Pourquoi ne pas refaire sa vie à la campagne ? Là, il s'installera dans sa propriété, exploitera ses champs ; ses jours s'écouleront paisibles. Là, le sol est fertile et le coût de l'existence modéré. Là, il trouvera un terrain où sautilleront et gambaderont à l'aise des lapins à la chair succulente.

Mais un problème se pose qui lui paraît insoluble.

Où trouver le tabac supérieur dont l'honorable Chiha lui bourre la *goza* ?

Pourra-t-il se passer de cette *goza*, l'inséparable compagne dont il aspire l'agréable fumée matin et soir ?

Soudain, il se frappe le front de la main. L'honorable Chiha lui enverra de temps en temps une provision de tabac.

Grâce à Dieu, tout s'arrange à merveille. Il vivra en petit roi, à l'abri de tout ennui, de tout souci et de toute misère. N'est-il pas en droit d'ambitionner une existence capitonnée, lui dont l'énergie indomptable est capable de surmonter tout obstacle et d'accomplir des miracles, lui dont la volonté, forteresse imprenable, barrera la route à de plus amples mésaventures conjugales.

## V

Mohamed Effendi plie bagage et arrive à Kafr Akik à la tombée de la nuit. Silence et pénombre. Son village natal ne semble pas le reconnaître. Accablé par cette morne solitude, il s'élance malgré sa corpulence d'un pas vif vers sa maison, vers cette maison qu'il n'a pas visitée depuis de longues années et dont il avait presque oublié le chemin.

La même sensation déprimante l'y attend qu'à l'entrée du village. C'est une construction basse et chétive, enserrée de masures délabrées.

Debout dans le vestibule, il jette un regard circulaire et tremble d'appréhension.

Le sort l'a-t-il condamné à passer au milieu de ces ruines les jours qui lui restent à vivre ?

Et le voilà dressant un parallèle entre la funèbre tristesse de cette ambiance et l'existence heureuse qu'il menait au Caire : un home confortable, une compagnie agréable au café de l'honorable Chiha, où avec la *goza*, on lui servait de l'eau glacée. Et la mine joyeuse des passants, et la radio retentissante, et les marchands ambulants aux discours pittoresques...

A chaque pas qu'il fait dans ce vestibule dénudé des poussières souillées assaillent son visage. Pou, s'en débarrasser, il gagne le balcon. Sous le ciel serein une brise douce et parfumée lui caressa la face. Son regard est attiré par le croissant de la nouvelle lune. Mohamed Effendi s'attarde à le contempler en accueillant l'agréable brise. Son âme se calme quelque peu et sa pensée erre dans les hautes et vastes nuées des doux espoirs.

Pourquoi ce découragement, se dit-il. Les difficultés ne sont pas insurmontables. Sur l'emplacement de cette bicoque, il est facile d'édifier une belle villa, munie de tout le confort moderne. Quant au village, n'a-t-il pas besoin de réformes et d'améliorations ? Nul mieux que lui ne saurait y présider. Quel champ tout trouvé pour d'heureuses initiatives. Qu'il agisse donc énergiquement, lui Mohamed ; qu'il lutte avec acharnement pour réveiller le village de sa torpeur, le tirer de son inertie et le transformer en un véritable paradis terrestre.

Epuisé de fatigue, il baille, s'étire ; ses membres se relâchent, et, gagnant le jardin, il s'endort sur le premier tertre qui s'offre à lui.

## VI

La roue du temps fait plusieurs tours. Mohamed Effendi mène toujours dans son morne gîte la même existence que ses voisins, les paysans, dans leurs demeures délabrées. Chaque fois que ses projets de réformes et de rénovation lui reviennent en tête, sa mine se renfrogne et il se répète à peu près :

— Pourquoi se presser ? L'homme sage doit réfléchir avant d'agir. Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. Puisque la ferme volonté existe, il ne faut pas désespérer des réformes. Elles viendront en temps voulu.

Mais, dans un certain domaine, le génie créateur de Mohamed Effendi se manifeste : il s'agit du clapier, auquel il a consacré un coin de la propriété.

Certes, le clapier était digne d'une attention particulière. Il en a surveillé lui-même la construction, l'a aménagé avec soin et peuplé de lapins de races estimées.

D'autre part, non sans peine, Mohamed Effendi a réussi à découvrir un vieillard courbé sous le poids des ans qui avait jadis, prétendait-il, exercé le métier de cuisinier chez un grand personnage. Mais son âge avancé et son long chômage avaient quelque peu rouillé ses capacités professionnelles.

N'importe, Mohamed Effendi a sorti cet homme de l'oubli pour le faire trôner dans une cuisine, tout comme autrefois.

Certes, Mohamed Effendi est fier d'avoir construit son clapier et découvert ce vieux cuisinier : deux exemples de civilisation et de progrès sans précédents dans le village !

Mohamed Effendi passait le plus clair de ses journées avec ce cuisinier ratatiné à surveiller la cuisson des lapins. Il, avait plaisir à les voir mijoter dans le beurre et les condiments et à en respirer l'arôme qui lui faisait venir l'eau à la bouche en attendant impatiemment le plaisir de les déguster.

Souvent, de violentes querelles s'élevaient entre le maître et le cuisinier, quant aux mets et à la façon de les accommoder. Le premier voulait imposer son opinion au second dont il contestait la compétence et qu'il accusait de négligence. Devant les grommellements du cuisinier et ses menaces d'abandonner le service, force était à Mohamed Effendi de battre en retraite. Il gagnait alors l'étroit balcon dans l'espoir que l'air vivifiant décongestionnerait sa face rouge de colère et sa poitrine gonflée de dépit.

## VII

Un lecteur de Coran nommé "le cheikh Azaban" venait chaque jour psalmodier quelques *sourates* (1). De temps en temps, Mohamed Effendi s'asseyait à côté de lui pour partager son édification. Mais il ne tardait pas à tomber dans un profond sommeil ; ses narines laissaient alors échapper un ronflement qui rivalisait de puissance avec la voix du lecteur.

Le cheikh Azaban ne manquait pas une occasion de flatter le maître de céans en faisant l'éloge de ses hautes qualités d'esprit et de coeur. Mohamed Effendi le retenait alors pour lui relater ses exploits au service de l'Etat. Puis il maudissait le sort qui lui avait réservé la pire des récompenses.

Il n'oubliait jamais non plus de glisser dans la conversation l'histoire de ses épouses. Il racontait

---

(1) Chapitres du Livre Sacré.

combien il s'était montré généreux à leur égard et à l'égard des enfants issus de ces unions, en dépit des peines et des tracas qu'il avait endurés. Quoi qu'il en fût, la conscience tranquille il leur pardonnait leurs méfaits. N'avait-il pas fait son devoir d'homme animé des meilleurs sentiments de pitié, de charité et de miséricorde ?

Mohamed Effendi ne cessait de vanter son glorieux passé et le cheikh l'écoutait en feignant de le croire et de l'admirer. Maigre, chétif, emmitoufflé dans son *abaya* (1) rapiécée, il lançait parfois à son interlocuteur un regard furtif de ses prunelles qui semblaient empruntées à des yeux de renard.

Le cheikh ne se retirait jamais les mains vides. Il recevait à titre de récompense une grande miche de pain farcie d'un râble de lapin et de quelques cuillerées de riz.

## VIII

La vie coula ainsi pendant un certain temps, douce à Mohamed Effendi, qui s'était habitué à vaincre l'ennui en égrenant les souvenirs de son existence luxueuse et joyeuse de citadin.

Mais un événement inattendu bouleversa le monde de Mohamed Effendi. Son cuisinier fut atteint d'un mal qui l'obligea à garder le lit. Mohamed Effendi se trouva dans un cruel embarras. Il se mit à errer dans la maison comme une âme en peine.

Il finit par s'approcher du clapier et jeta un coup d'œil sur les lapins. Les yeux brillants de gaieté, gros et gras, ils sautillaient gaîment parmi le trèfle coupé. Leur propriétaire s'en irrita et se retira, l'âme ulcérée

---

(1) large pelisse

pour se préparer lui-même tant bien que mal un maigre déjeuner.

Lorsque le lecteur arriva, il trouva la table dégarnie et n'eut d'ailleurs pas l'occasion de flatter les hautes qualités de Mohamed Effendi, car ce dernier n'était guère d'humeur à l'écouter.

La maladie du cuisinier se prolongea. Désamparé, Mohamed Effendi se plaignit au cheikh Azaban qui le consola en lui promettant de l'aider à résoudre ce problème.

Le lendemain matin, tandis que Mohamed Effendi sirotait mélancoliquement son café, il vit s'approcher un être chétif et timide, tout de noir vêtu qui lui baisa la main avec respect.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je suis la petite-fille du cheikh Azaban, répondit une voix plaintive.

Son attention éveillée, Mohamed Effendi découvrit sous le voile deux yeux brillants dont l'éclat n'était pas sans rappeler le vif regard du grand-père.

— Pourquoi viens-tu ? s'exclama-t-il.

— Grand-père m'a envoyée pour vous servir.

— Sais-tu bien cuisiner les lapins ?

— Que Dieu m'aide à vous donner toute satisfaction !

— De quelle manière cuisines-tu les lapins ? insista-t-il en se redressant, sourcils froncés.

— De la manière qui vous plaira. Ordonnez et je me conformerai fidèlement à vos instructions, répondit-elle d'un ton soumis.

— Hausse donc la voix. De quoi as-tu peur ?... Suis-je une bête féroce ?...

Puis il ajouta, autoritaire :

— Suis-moi au clapier.

Il partit d'un pas rapide, en martelant le sol. Dans le clapier, Mohamed Effendi s'assit sur un tas de terre

et se mit à expliquer à la jeune fille comment s'y prendre pour attraper un lapin. D'abord lui jeter des brins de trèfle, puis s'embusquer de façon à lui couper la retraite et s'élançer enfin sur lui.

Cette chasse n'allait pas sans difficultés, car le sol du clapier était creusé de terriers dans lesquels les lapins, méfiants, se retiraient à la moindre alerte.

Que de fois, essouffés, Mohamed Effendi et son cuisinier ne s'étaient-ils pas épuisés à poursuivre ce gibier fantasque et rusé !

Mohamed Effendi donnait ses ordres tel un général sur le champ de bataille. Et la jeune fille de les exécuter fidèlement, désireuse de gagner l'approbation et la confiance de son nouveau maître. Dans l'ardeur de la poursuite le voile rapiécé qui lui cachait le visage laissa apparaître des traits qui ne manquaient pas de beauté et une peau brune d'une agréable fraîcheur.

Finalement après maintes marches et contre-marches, elle réussit à capturer une paire de lapins de choix. Fière de sa victoire, les joues roses et les yeux brillants, elle les apporta à Mohamed Effendi qui les saisit par les oreilles pour les soupeser. Puis il en tâta les flancs gras avec gourmandise et les rendit à la jeune fille, la mine joyeuse :

— Bravo ! bravo ! ne put-il s'empêcher de s'exclamer. Tu as bien su chasser et choisir.

Mais, se reprenant aussitôt, il fronça les sourcils, et, prononça d'une voix autoritaire :

— Vite : à la cuisine !

Ils s'y rendirent ensemble. Là, Mohamed Effendi ôta son veston, retroussa les manches de sa chemise et recommença de plus belle à donner des ordres. La jeune fille égorgea, écorcha et cuisina les lapins, sans que Mohamed Effendi mît les mains à la pâte.



Tranquillisé sur les capacités de la jeune fille, Mohamed Effendi gagna à pas pesants le balcon et s'y jeta sur son large fauteuil.

Tandis qu'il se reposait nonchalamment, déjà en route vers le sommeil, il sentit soudain une bonne odeur de café lui caresser les narines. La jeune fille parut et lui présenta le plateau de cuivre traditionnel. Se redressant pour prendre la tasse, il la toisa dédaigneusement, puis, sans souffler mot la remercia d'un revers de main et elle se retira.

A peine avait-il bu la dernière gorgée qu'apparut le cheikh Azaban, traînant les pieds, l'apparence humble et résignée. Après avoir obséquieusement salué le maître de céans, il prit place auprès de lui et commença à réciter le Coran à voix basse pour se mettre en train.

Comme ils étaient ainsi, la jeune fille réapparut, prit la tasse vide et disparut aussitôt. Levant un regard circonspect et timide sur Mohamed Effendi, le cheikh lui dit en se frottant les mains :

— J'espère que mon Seigneur le Bey est satisfait.

— De quoi ? répondit Mohamed Effendi, en le regardant de travers et en fronçant les sourcils.

— De la fillette, votre servante, dit le cheikh en souriant et en jetant des regards de droite à gauche, la tête baissée.

— Pas mal, déclara Mohamed Effendi, le visage comme par hasard détourné.

Mais il ne tarda pas à ajouter, en feignant un rire forcé :

— Comme elle est chétive, votre fillette. On ne la voit presque pas. Elle s'efface comme un caméléon.

Le cheikh rit à son tour sans plus de naturel et répondit, en balançant le torse et en se frottant les mains :

— Que Dieu prolonge vos jours et ne nous prive pas de votre bienveillance !

## IX

L'état du vieux cuisinier s'aggrava. Aussi la jeune fille dut-elle continuer à vaquer aux soins du ménage. Elle arrivait à l'aube et ne partait qu'au coucher du soleil. Mohamed Effendi se sentit vivre dans une nouvelle ambiance. Désormais, il était le maître écouté, le seigneur respecté. A la cuisine où ne retentissent plus les grognements du cuisinier gâteux, régnent l'obéissance complète et la soumission absolue.

Mohamed Effendi y passait les matinées à trôner au milieu des réchauds et des marmites. Il flairait les plats en cours de cuisson avec admiration et se purlé-chait les babines par anticipation.

A midi tapant, l'immense plateau était posé devant lui, garni de hors-d'œuvres pimentés et de légumes piquants : oignons, ail, etc.... Au centre se dressait majestueusement son met favori : un lapin garni et farci.

Mohamed Effendi s'attelait à la tâche la mine joyeuse. Il n'avait de repos qu'une fois l'animal dépouillé de toute sa chair et de tout son gras.

Si, par inadvertance, son regard rencontrait la silhouette de la jeune fille, debout à son côté dans l'attente d'un ordre ou même d'un signe, il murmurait tout en mâchant sa bouchée :

— Tu cuisine promet.

— Que Dieu nous conserve votre puissance ! lui répondait-elle à voix basse, un sourire timide sur les lèvres.

Elle s'ingéniait à deviner ses désirs. Tantôt c'était un verre d'eau qu'elle lui présentait en s'inclinant, tantôt une assiette propre qu'elle glissait devant lui.

Aussitôt le gargantuesque repas terminé, la jeune fille apportait la cuvette et l'aiguière, une serviette propre sur l'épaule.

Quoique Mohamed Effendi, pour le plaisir de manifester son autorité, ne cessait de donner des ordres et de formuler des demandes souvent futiles et insignifiantes, la jeune fille obéissait toujours docilement, sans discuter ni protester.

Après le déjeuner, arrivait le cheikh Azaban. Alors Mohamed Effendi en faisait ramasser les restes pour que le cheikh les emportât dans son large mouchoir rouge. Avant de se retirer, celui-ci ne manquait pas de s'enquérir si sa petite-fille donnait toute satisfaction.

— Elle a de l'avenir si elle persévère, répondait invariablement Mohamed Effendi.

— Les instructions de Votre Excellence seront son meilleur guide.

— Je lui enseigne ce qu'elle peut comprendre, j'essaye de me mettre à son niveau.

— Soyez certain que votre mérite est grand auprès de l'Éternel. Dieu n'oublie jamais de récompenser les âmes charitables. C'est une orpheline, et, dans ce monde, nous n'avons, elle et moi, d'autre protecteur que vous.

## X

Un beau matin réapparut le vieux cuisinier. Il se tenait à grand peine debout en s'appuyant sur sa canne, épuisé par la maladie, miné par la douleur. Mohamed Effendi le reçut froidement, mais force lui fut de répondre à son salut et de s'enquérir de sa santé.

Bref, le cuisinier réintégra son ancien domaine parmi les réchauds et les marmites. La mission de la jeune fille prit donc fin et la vie d'antan recommença : vociférations incessantes du serviteur, nostalgie d'un domaine devenu quasi tabou chez le maître.

Mohamed Effendi se réfugiait au balcon pour y ruminer ses peines. Lorsque l'envie de se rendre à la

cuisine devenait irrésistible il en gagnait sur la pointe des pieds la porte entr'ouverte pour contempler le monde des réchauds et des marmites.

De jour en jour il sentait son autorité s'amoindrir et son bien-être diminuer. Il lui fallait de nouveau se servir lui-même. S'il avait soif, il devait remplir son verre sans le secours de personne. Il était obligé de traîner son corps alourdi par la bonne chère jusqu'aux dépendances de la maison pour se laver les mains. Il avait renoncé aux jouissances des commandements obéis sur le champ.

Bientôt le cheikh Azaban commença à se plaindre d'un mal au dos et aux articulations qui lui rendait difficile de se déplacer sans s'appuyer sur l'épaule de sa petite-fille et il prit l'habitude de se faire accompagner par elle. S'il arrivait à l'heure du repas, celle-ci, comme naguère, ne manquait pas de servir à table le maître de céans. Mohamed Effendi éprouvait alors une satisfaction dont il avait été privé depuis le retour du cuisinier.

Cependant, chaque fois que la jeune fille empiétait, ne fût-ce qu'un court laps de temps, sur ses fonctions, le cuisinier grognait en aparté et lui lançait des regards courroucés, non sans implorer Dieu de le protéger contre cette redoutable concurrence.

Une ambiance de sourde rivalité et de mécontentement refoulé régna dans la maison. A son réveil chaque matin, Mohamed Effendi éprouvait l'ardent désir de sortir de cette impasse et de rétablir chez lui la paix et la sérénité.

## XI

Un jour qu'après le déjeuner, le Cheikh venait de se retirer appuyé sur sa petite-fille, le vieux cuisinier se présenta, tremblant de colère devant Mohamed

Effendi. Il déclara que la jeune fille avait osé pénétrer dans la cuisine pour tout gâter, et qu'elle avait en outre volé des ustensiles et des aliments.

Il ajouta qu'il interdisait désormais à cette intruse l'accès de son domaine sous peine d'une rossée qui la laisserait inanimée sur le carreau.

Cet ultimatum du cuisinier mit le feu aux poudres. Le sang à la tête, les tempes congestionnées, Mohamed Effendi, s'écria soudain d'une voix vibrante de colère :

— Priez pour le Prophète.

— Que Dieu prie pour Lui.

Un instant passa. Mohamed Effendi sentait la salive se dessécher dans sa bouche et ses membres trembler :

— Je vous dis : priez pour le Prophète.

— Mille prières pour Lui.

— Vous êtes renvoyé à partir d'aujourd'hui, mon cher monsieur :

Surpris, le cuisinier blémit et scruta la physionomie de son maître pour y chercher un démenti à ce que ses oreilles venaient d'entendre.

— Renvoyé ? Renvoyé ? Comment cela ? bégayait-il.

— Renvoyé. Un point, c'est tout.

Mais le cuisinier, reprenant courage, jeta sur Mohamed Effendi un regard astucieux et s'écria :

— Renvoyé ou non, peu m'importe. Mais cette fille ignoble et son escroc de grand-père ne franchiront plus le seuil de cette maison.

Mohamed Effendi se prit à réfléchir et il en conclut qu'il n'était plus le maître. Les rênes du pouvoir lui avaient échappé des mains, il était fort douteux que le renvoi de ce cuisinier têtu devint un fait accompli. Mais alors le vieillard et la petite-fille ne reparaitraient plus dans la maison.

Mohamed Effendi tenta de reprendre le dessus. Il voulut se redresser de toute sa taille en s'appuyant sur les mains. Mais ses jambes le trahirent et il retomba sur son vieux fauteuil, écumant de rage à se sentir impuissant, vaincu.

C'est alors que réapparut le cheikh Azaban qui n'avait pas quitté la maison comme le croyait le cuisinier. Car le rideau s'était levé sur ce drame précisément au moment où le cheikh se retirait, et, s'étant caché dans un coin, il avait suivi toute la conversation. Haletant, simulant l'épuisement, il vint se jeter sur un siège à côté de Mohamed Effendi et s'écria, la voix entrecoupée de larmes :

— Que Dieu ne ferme pas votre maison ! Ne coupez pas les vivres à ce malheureux cuisinier. C'est un père de famille. Quant à moi et à la fillette, nous nous sacrifierons volontiers pour votre repos. Peu importe que vous nous accueilliez chez vous, nous serons toujours comblés de votre générosité.

Le maître de céans sentit ses forces renaître et sa volonté se durcir. Il put alors élever la voix :

— Non. Non, il est renvoyé, irrévocablement renvoyé !

— Le pardon est la qualité des gens généreux, continua à plaider le Cheikh. Où ira cet homme si vous l'abandonnez à son triste sort ? Il ne peut vivre sans votre protection, il ne peut nier vos bienfaits. Seuls, l'impie et l'ingrat désavouent les bienfaits. Avant d'entrer à votre service, c'était un miséreux. Vous l'avez nourri ; vous l'avez vêtu ; vous avez transformé son indigence en opulence. Il vous doit la vie... Il...

Exaspéré, le cuisinier interrompit le Cheikh :

— Assez, assez, mon vieux, Qu'est-ce donc que ces insanités ?

— Pouvez-vous nier, répondit le cheikh Azaban en se retournant vers lui, que le bey, notre maître, a fait de vous un être humain ?

— Je suis un être humain depuis le jour où Dieu m'a créé.

— Etre humain ou non, vous devez vous agenouiller devant votre maître et lui demander pardon. Avancez, baissez-lui la main et le pied.

— Lui baiser le pied ?

Levant la tête, le cheikh Azaban, furieux comme un tigre, s'écria d'un ton révolté :

— C'est votre seigneur et maître. Baissez la tête, mettez-vous à genoux et implorez sa grâce.

— L'agenouillement est pour Dieu seul.

Le cheikh se redressa, et, debout face à face au cuisinier, il lui dit :

— Craignez donc Dieu et sachez vos devoirs envers votre maître.

— Qui de nous deux doit craindre Dieu; est-ce vous ou moi ?

— Moi je suis un homme dont l'unique souci est la crainte de Dieu et la reconnaissance envers mes bienfaiteurs.

— Non. Votre unique souci ce sont les belles paroles par lesquelles vous essayez de gagner la faveur des gens chez qui vous vivez en parasite.

— Suis-je un parasite, espèce de toqué ?

— Pire encore, vous êtes un Cheikh corrompu dont le cœur est rempli d'hypocrisie et de fourberie.

Se retournant vers Mohamed Effendi, le cheikh Azaban se lamenta en prenant un air soumis et suppliant :

— Moi, corrompu, hypocrite et fourbe. Soit ! soit ! Moi, un homme réunissant tous les vices ? Soit !

Puis il continua, en s'adressant d'un ton résigné à Mohamed Effendi, après s'être essuyé les yeux avec le coin de son mouchoir.

— Je lui pardonne pour l'amour de Dieu, et je vous prie d'en faire autant. C'est un malheureux qui a perdu la raison et qui est irresponsable de ses paroles et de ses actes.

— Il s'approcha de Mohamed Effendi et saisit le pan de son vêtement :

— Je vous conjure de lui pardonner.

— Et s'il ne me pardonne pas, qu'advindra-t-il ? s'exclama le cuisinier, furieux et révolté.

Le cheikh Azaban, tremblant de tous ses membres, lança au cuisinier un regard perçant :

— Votre maison sera détruite et vous serez comme un chien affamé.

— Le chien affamé c'est vous, insolent ! s'écria le cuisinier en prenant le Cheikh au collet et en le secouant avec violence.

Ce fut une belle bataille : coups de poing et corps à corps. Mohamed Effendi se contentait du rôle de spectateur en ouvrant de grands yeux où s'exprimaient la stupéfaction et la crainte. Il essaya de parler, mais ses lèvres tremblèrent sans laisser échapper le moindre son. Il tenta de bouger, mais ses membres le trahirent.

Grand Dieu, dans quelle terrible aventure se trouvait-il engagé !

C'est une lutte décisive où se joue le sort de son autorité. En sortira-t-il le maître écouté et respecté ou bien ce cuisinier régnera-t-il dans son intérieur ?

Le vacarme fait accourir une foule de villageois qui envahissent la maison et mettent fin au combat. Plusieurs s'approchent de Mohamed Effendi, le saluent respectueusement et lui demandent de quoi il s'agit. Le front ruisselant de sueur, Mohamed Effendi reste d'abord immobile comme s'il était lié par des cordes.



Enfin, après maints efforts, il réussit à déclarer d'une voix rauque :

— Priez pour le Prophète.

L'écho de son exclamation retentit, les yeux se lèvent vers lui et le silence se fait dans l'attente de ce qu'il va dire.

Mohamed Effendi éprouve un sentiment de puissance et d'autorité à se sentir le chef au milieu de subordonnés, il s'écrie :

— Ce cuisinier est renvoyé à partir d'aujourd'hui.

Il désirerait faire suivre ce verdict d'une explication ronflante, mais l'inspiration lui fit défaut. Aussi conclut-il par cette phrase lapidaire :

— C'est fini.

## XII

Débuts d'une ère nouvelle en cette demeure, d'une ère de stabilité, de quiétude et de paix. L'accès de la cuisine est libre, le maître de céans peut y passer autant d'heures qu'il lui plaît. Ses ordres sonnent haut dans tous les coins et recoins de la maison. La petite-fille du Cheikh s'affaire, docile et obéissante. Le plateau du déjeuner arrive toujours chargé des plats succulents qu'il aime : entremets, légumes, et, au centre, trône royalement le lapin farci de riz copieusement beurré. Le cheikh Azaban fréquente la maison. Il lit des versets du Coran et prolonge ses visites en comblant Mohamed Effendi de louanges et de flatteries.

Souvent, celui-ci le retient pour une partie de tric-trac ou de cartes. Le Cheikh se laisse toujours battre et supporte allègrement les remarques ironiques ou suffisantes de son adversaire.

Au crépuscule, le Cheikh s'en va accompagné de sa petite-fille ; il emporte un paquet bien rempli qu'il essaye de dissimuler sous son *abaya*.

Un jour, l'estomac surmené de Mohamed Effendi demanda grâce. Force lui fut de garder le lit. Le Cheikh Azaban et sa petite-fille s'installèrent à son chevet et s'ingénièrent à le guérir. Ils lui préparèrent des infusions rafraîchissantes. En outre le cheikh s'efforçait de le distraire en lui contant des historiettes et des anecdotes.

Dès le premier soir, le Cheikh, après avoir hésité à prendre congé, s'était approché du malade en déclarant :

— Il me serait pénible de vous laisser dans cet état. Je me coucherai à vos pieds, pour veiller sur vous. Quant à la fillette, elle demeurera à votre service telle une infirmière.

Cette sollicitude toucha profondément Mohamed Effendi, surtout de la part d'un vieillard qui lui sacrifiait son repos.

Le Cheikh et la jeune fille ne quittèrent donc plus la maison. Ils se dépensaient sans compter à son service et lui témoignaient une vive affection. Mohamed Effendi conçut ainsi le sentiment de son importance, ce qui redoubla sa confiance en soi. Certain d'être écouté et obéi, il ne cessa plus de discourir et d'ordonner.

### XIII

Le temps aidant, le cheikh et sa petite fille étaient parvenus à gagner la confiance totale du maître de la maison. Il les chargeait maintenant de ses affaires personnelles, s'en remettait à eux pour régler les questions épineuses. Rien donc d'étonnant à ce qu'ils eussent élu domicile au grenier, qui était aussi le dépôt des approvisionnements.

Les conséquences du bien-être ne tardèrent pas à se manifester chez l'adolescente. Sa taille se redressa, ses hanches prirent de troublantes rondeurs et ses joues se parèrent d'un agréable rouge naturel. Mohamed

Effendi se prit à lui lancer, par moments, des regards admiratifs tout en essayant de les rendre discrets. Mais ils n'échappèrent pas au cheikh qui les interpréta sans effort. Souvent, il prenait la fillette à part et conversait avec elle à voix basse comme s'il lui dressait un plan de campagne.

La jeune fille soigna sa toilette. Lorsqu'elle servait le café à Mohamed Effendi, elle s'avancait en baissant timidement la tête et s'empressait de réajuster son voile. Mais celui-ci ne tardait pas à glisser, exposant ainsi aux regards d'abondantes tresses noires moins foncées encore que les yeux qui ne semblaient pas ignorer le kohl. Et le rouge de ses joues semblait s'intensifier pudiquement.

Confuse, la jeune fille ramassait son voile, tandis qu'un sourire lui éclairait le visage. Mohamed Effendi riait de bon cœur en déclarant :

— Quelle ingénue!

Les conférences des deux conjurés se multipliaient, et les résultats s'en manifestaient plus clairement de jour en jour.

#### XIV

Ce soir là, Mohamed Effendi somnolait sur son lit de repos, lorsque la jeune fille apporta le plateau des gargoulettes. Selon sa nouvelle habitude, elle arborait une toilette pimpante et exhalait un parfum troublant. Elle passa, silencieuse, les yeux baissés devant le dormeur. Mais celui-ci, réveillé soudain, se mit à la suivre d'un regard ardent.

La jeune fille posa le plateau à sa place sur le rebord de la fenêtre, et elle s'apprêtait à sortir quand Mohamed Effendi la retint :

— Donne-moi à boire, mon enfant.

Elle lui tendit une gargoulette qui fleurait l'encens. Mohamed Effendi se mit à boire à petites gorgées, les yeux par instant détournés tandis que le parfum de la jeune fille et l'encens de la gargoulette se mêlaient harmonieusement. A peine eût-il rendu la gargoulette qu'une voix douce murmura :

— A vos souhaits.

Avant de se retirer, la jeune fille ajouta, en détournant le regard :

— Bonne nuit, Monsieur!

Mohamed Effendi la remercia, le visage rayonnant de joie.

Une fois seul, il se tourna et se retourna sur son lit de repos. Son imagination avait pris le mors aux dents.

Quelle différence énorme, ruminait-il, entre les campagnardes et les citadines ! La fille du village est bien élevée, simple, obéissante, pure et noble de cœur. Quant à l'autre, que Dieu nous en garde !... Il est payé pour le savoir, c'est un réservoir de maux et de vices : âme hypocrite, langue insolente, caractère hautain et esprit insensé.

Le lendemain soir, Mohamed Effendi guettait sur son lit de repos l'arrivée du plateau aux gargoulettes. Lorsque la jeune fille entra en se dandinant, il s'empressa de lui demander une gorgée d'eau. Ayant bu il déclara :

— Vraiment, tu es une brave fille; je suis satisfait de tes services.

La jeune fille s'agenouilla aussitôt et lui baisa respectueusement la main. Puis elle fit mine d'essuyer une larme.

— Pourquoi pleures-tu, mon enfant? s'écria Mohamed Effendi, surpris et touché.

— Je pleure de joie, à cause de la bienveillance dont vous me comblez, Monsieur. Je n'ai point connu

au monde un homme ayant un aussi grand cœur que le vôtre. Vous captivez les âmes par votre bonté.

— Assez! Assez!

— Je jure sur la tête de mon grand-père que ce que je dis est la pure vérité. Quiconque goûte vos bienfaits se sacrifierait volontiers à votre service. Vous avez, dans le cœur de mon grand-père et dans le mien, la première place. Nous vous respectons, nous vous vénérons, nous vous chérissons, nous vous aimons; oui, nous vous aimons sincèrement.

Puis, confuse d'en avoir tant dit, elle baissa la tête et laissa tomber son voile.

Mohamed Effendi, tremblant d'émotion, sourit en murmurant :

— Je te crois: l'amour de ton grand-père et le tien ne m'ont pas échappé.

La jeune fille releva la tête et proclama d'une voix chaude en se tamponnant les yeux:

— Que Dieu prolonge votre vie et vous accorde la santé et la puissance! J'implore le Prophète et les membres de sa Sainte Famille pour que ce vœu sincère qui sort de mon cœur aille droit au ciel.

La jeune fille exhala un timide soupir. Puis elle se courba, baisa le bord de la robe de chambre de Mohamed Effendi et s'enfuit comme si elle avait honte de demeurer davantage....

Mohamed Effendi se lève et arpente sa chambre de long en large à pas lents et lourds. Il ne tient plus en place.

Sa poitrine se dilate. Sa face s'illumine. Le secret s'est révélé: la jeune fille est amoureuse de lui.

Tout en elle proclame cette vérité; la douceur de sa voix, le frémissant de ses regards, les larmes qu'elle ne peut retenir, sa conversation jaillissante.

Et voilà que Mohamed Effendi se traîne jusque devant le miroir. L'image qui s'offre à lui n'est-elle pas

la personnification de la virilité parfaite? Beau et imposant physique susceptible d'inspirer la crainte et la vénération, œil vif et perçant :

Mohamed Effendi se gonfle d'orgueil et se met à friser sa moustache touffue.

Comme elle est malheureuse, cette jeune fille, se dit-il.

N'est-elle pas excusable de s'attacher à une si puissante personnalité?

Mohamed Effendi continua à marcher nonchalamment dans la chambre, tandis que les pensées se succédaient en son esprit.

Que la jeune fille soit éprise, folle de lui, nul doute.

Mais lui, quels sont ses sentiments envers elle ?

Ses sentiments?

Est-il logique que Mohamed Effendi, ci-devant chef magasinier du Ministère des Finances, permette à son cœur de battre pour une pauvre diablesse de paysanne ?

Peut-il oublier qu'elle a vécu et qu'elle continue à vivre à la charge de son grand-père, le lecteur de Coran qui se nourrit des reliefs de repas abandonnés sur les tables et dans les cimetières?

Quel rapport y a-t-il aujourd'hui entre son propre cœur et l'amour? Voilà déjà longtemps que l'amour a cessé d'exercer une humiliante domination sur son cœur.

Désormais, il est maître de sa personne. Loin de lui la pensée de laisser à son cœur l'occasion de prendre le dessus.

Quelle est, aujourd'hui, la valeur de la femme à ses yeux?

L'époque où il se laissait fasciner par le charme des belles créatures est révolue. A cette heure, c'est lui le charmeur ; à cette heure, c'est lui qui domine.

Mais pourquoi de pareilles idées viennent-elles assaillir son imagination alors qu'il pense à cette jeune fille naïve et sensible ?

Il n'est guère question de répondre à son amour par de l'amour. La chose est simple: sans doute méritait-elle une certaine bienveillance, une certaine estime en raison des services qu'elle rend, du dévouement qu'elle témoigne.

Il s'approche machinalement du plateau des gargoulettes, en saisit une, se met à boire. Et il lui semble que l'encens exhale le parfum de la jeune fille.

Il revient au miroir pour contempler sa physionomie et se friser les moustaches.

On ne tarda pas à s'apercevoir que le coiffeur se rendait fréquemment chez Mohamed Effendi. Cheveux, barbe, et ongles étaient l'objet de ses soins à grand renfort de cosmétiques, de parfums et de lotions.

On remarqua aussi que le maître de céans consacrait le plus clair de son temps à sa toilette. En outre, il se pavanait en marchant, chantonnait en parlant et parsemait ses entretiens avec le cheikh Azaban d'anecdotes et de traits d'esprit.

Quant à son attitude envers sa servante, elle se distinguait par une vague perplexité et un inquiétant silence.

Leurs conversations consistaient uniquement en un échange d'aimables banalités. La jeune fille demeurait repliée sur elle-même, mais de temps à autre, elle lançait à son maître des regards furtifs soulignés de doux soupirs. Et elle ne négligeait jamais de soigner sa toilette et de se parfumer.

(à suivre)

MAHMOUD TEYMOUR

# Poèmes

## Chansons populaires arabes

*“Gémissez, ô amoureux, et avec moi dites : Ahh !  
N’était la grande douleur, je n’aurais jamais dit :  
Ahh !  
J’ai demandé à un cheikh, qui connaît le livre d’Allah,  
conseil. Il posa le saint Livre et dit en pleurant :  
Comme toi je souffre d’amour et ne cesse de dire : Ahh !*

\*  
\* \*

*“O toi la plus blanche parmi les blanches  
de laquelle j’implore un rapprochement :  
Mon cœur timide songeant à toi se gonfle  
d’amour le matin.  
Si, généreuse, tu m’apportes la gorgée d’eau dont  
j’ai besoin,  
Je m’en souviendrai longtemps dans le silence,  
sinon, je me plaindrai à Dieu de ton absence,  
A Dieu le Juste, à Dieu le Tout-Puissant,  
O femme blanche parmi les blanches  
de laquelle j’implore un rapprochement.”*

\*  
\* \*

*“Lorsque le “médecin des blessures” me vit, des  
larmes perlèrent à ses yeux,  
Il demande : Comment l’aimée fit ces blessures ?  
Je dis :  
“avec Ses yeux.”  
Le feu de l’aimée, O Toubib, ressemble au bois du  
“dome”*



*Enfant, son amour s'est ancré léger comme un atome.*

*Depuis, j'ignore le repos, le sommeil fuit mes yeux :  
Mais je sens que je guérirais si je voyais encore  
Ses yeux”.*

\*  
\* \*

*“Le malheur planait sur le malade avant qu'il ne l'eût fait venir;  
Par une de ces nuits obscures, son père et sa mère le firent venir;*

*Ils firent le partage des nuits heureuses de la terre : aucune n'a été pour lui.  
Puis songèrent aux nuits malheureuses du monde: elles étaient toutes pour lui”.*

\*  
\* \*

*“O blanche femme parmi les blanches, prends-moi entre tes ailes...  
Pour que j'admire tes yeux et goûte ta blanche beauté...  
Si tu as des dettes, vends-moi. O Belle parmi les belles,  
Mais je veux pouvoir cueillir tes joues, ces fleurs dorées.”*

\*  
\* \*

*“Par cette nuit ténébreuse, ô monture, amène-moi  
“Vers l'aimée pour éteindre le feu qui est en moi.”  
Mon chameau, un éclair, la plus belle bête qui soit*

*me dit en tournant la tête aux poils fins comme la soie :*

*“Je te plains, car tu souffres:  
Je connais cette douleur.”*

\*  
\* \*

*“O femme qui verses le vin dans les verres,  
verse moi de ta liqueur,  
à moins que par tes lèvres tu n'éteignes  
le feu qui brûle mon cœur.*

*Tu as l'air d'ignorer — me dit-elle —  
que mes lèvres, quoique en fleurs,  
ne sont pas pour calmer les blessures;  
    bois plutôt ton alcool  
à moins que tu ne veuilles connaître  
“La souffrance”;  
alors  
pose doucement  
tes lèvres  
sur mon  
cœur.”*

\*  
\* \*

*Mon Dieu conservez à jamais cette minute  
Gardez la voix rose de cette bouche qui ment  
Je vous la demanderai lorsque je serai triste.*

## *Il y a...*

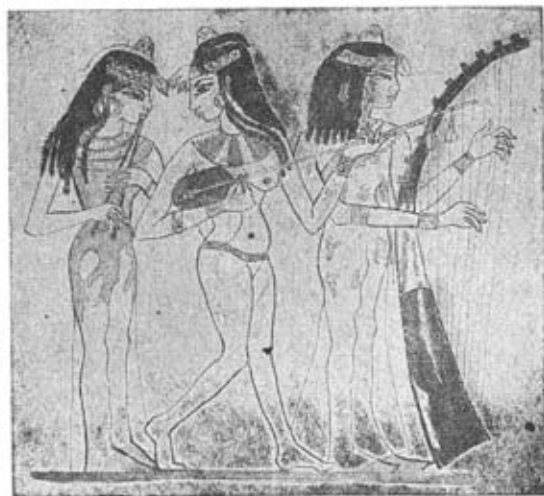
*Il y a une âme ardente de pâle jeune fille  
autour des fruits mûrs qui attendent d'être cueillis...  
Il y a une âme ardente de pâle jeune fille  
dans les fleurs qui écartent leurs pétales défraichis.*

*Il y a une âme ardente de pâle jeune fille  
dans l'éclatante splendeur des grands voiliers blancs  
Il y a une âme ardente de pâle jeune fille  
aux fenêtres où les cœurs s'accouent tendrement.*

*Il y a une âme pâle d'ardente jeune fille  
dans le fond de toutes celles qui ne sont tranquilles  
que si elles ont brisé le cœur d'un enfant.*

*Il y a une âme pâle d'ardente jeune fille  
dans les voix qui, traînant sur nous leur langueur,  
éveillent en nos doigts des désirs somnolents.*

AHMED RASSEM



# UNE PERSPECTIVE SUR L'ART

L'état de confusion du monde n'est peut-être pas aujourd'hui plus intense qu'en aucune autre période de son histoire. Mais il nous semble que sa complication est plus apparente. Il est divisé entre les grandes forces de l'idéal matérialiste et du matérialisme idéalisé. Cependant que les esprits semblent plus intéressés en la manipulation des mots tendant vers des définitions qu'à la recherche de solutions. Nous en sommes venus à préférer ce passe-temps intellectuel, écartant nos sensations et nos intuitions comme si nous cherchions à éviter une association possible avec les forces essentielles de l'existence. Ce trouble dans l'espace et dans le temps n'est pas confiné au plan social ou politique. Il existe dans tous les domaines de la culture. Celui qui nous importe ici plus spécialement est celui qui touche à l'art.

Au sens strict du mot, l'art c'est l'habileté dans l'usage d'instruments et de matériaux, l'objectif étant un essai tendant à satisfaire le désir humain de perfection. Lorsque l'homme primitif manipula la terre et en forma un récipient, il produisit un objet d'utilité. Mais ce problème d'immédiate fonction résolu, ce même homme en vint à former ce même récipient avec un sens de la proportion et de la décoration. Cette perception primordiale aussi compliquée d'autres intérêts qu'elle fut peut-être, peut fort bien avoir été l'éveil de ce que nous appelons l'art. Son commencement — certes — mais non point sa fin.

Car, en matière d'art visuel, nous nous trouvons actuellement en face d'une disposition intellectuelle qui incline à la réduction des éléments de composition vers des propositions abstraites — et primitives — que l'on endorse légèrement aussi bien comme moyens que comme accomplissements. Ces éléments de composition jouissent d'une faveur générale. Ils ont certainement leur importance en tant que bases analytiques. Mais ils perdent leur valeur d'application si nous manquons de reconnaître les deux hémisphères réels du monde de l'art plastique. L'une est la décoration, l'autre est appelée les beaux-arts. Nous essayerons humblement de les définir.

De tous temps, en tous lieux, quel que fut son niveau de culture l'homme a essayé de modifier son entourage pour en jouir avec une satisfaction accrue. Avec des degrés variables de succès il a tenté de magnifier l'importance de sa position et de sa personne. Ces motifs dont il ornait son vase de terre, il les transmet un jour — et les transmet encore — sur son corps par la douloureuse technique des cicatrices et du tatouage. Cette impulsion universelle à couvrir des formes et des surfaces nues a peut-être son origine dans des conditions d'insécurité et d'incertitude. Qu'on l'attribue à des motifs d'ordre économique, sexuel ou magique ne nous en fournit point une explication totale. Le fait est que nulle société n'est dépourvue de sa forme particulière d'art décoratif, si rudimentaire soit-elle.

Le besoin de beauté est une évidence humaine — mais comme tout autre besoin si nous le jugeons en dehors de son essence — ou qu'il ne nous affecte pas, nous avons tendance à en nier l'existence. Ou, si l'appétit que nous en avons n'est point cultivé, nous nous trouvons satisfaits par quelque ersatz d'occasion — quelque bouquet de roses en papier gaufré. Dans une semi-conscience nous reconnaitrons que quelque part

en nous le désir pour une beauté vraie existe. Malheureusement trop souvent nous espérons la découvrir dans la facilité.

Une des caractéristiques de l'art décoratif c'est qu'il oscille entre notre goût de l'action et notre nécessité de repos. Cette fringale de changement s'illustre par la recherche d'un décor domestique qui s'harmonisera à nos besoins successifs. La Grèce ancienne nous offre par exemple un troisième siècle vigoureux, équilibré par un quatrième siècle majestueux et calme. Le baroque européen est suivi par le néo-classicisme, alors que notre tendance actuelle vers l'abréviation et la simplification est une réaction normalement issue du victorien. Vers la fin du siècle dernier l'industrialisation avait affirmé sa capacité de produire d'inquiétantes quantités d'articles d'une vulgarité insurpassée. L'élévation du prétendu "standard de vie" encouragea une goinfrerie qui s'attaqua aussi bien à "l'embellissement" des maisons qu'à combler les estomacs, n'apportant avec elle que peu de nourriture esthétique. Confessons d'ailleurs que le "streamlining" d'un objet dont la fonction ne sera point la mobilité apparaît aujourd'hui aussi ridiculement inadéquat que le bric-à-brac du boudoir surchargé de nos grand-mères.

Il est donc certain que l'art décoratif est lié à la société, à ses mouvants appétits de luxe outrancier ou d'austérité rassasiée. La condition essentielle qui le sépare des beaux-arts c'est la fonction. Les hauteurs auxquelles il peut atteindre nous les voyons démontrées dans un sarcophage pharaonique, un plat polynésien, un joyau de Cellini, un vase peint de la Grèce antique. Quand ces objets d'utilité cessent de servir ce pourquoi ils furent créés et sont enclos dans les cages vitrées d'un musée ils semblent acquérir leur droit de présence dans la cité de l'art pur. Mais ce qui leur est arrivé

c'est que leur côté esthétique a atteint une proportion nouvelle par la disparition du côté utilitaire.

Nous ne discuterons pas ici la valeur de cette transformation. Nous ne discuterons pas le titre de ces objets à avancer dans l'ordre spirituel du beau. Car l'œuvre d'art par elle-même, est souvent un compromis entre plusieurs desseins. Cependant elle sombre ou surnage alors qu'elle s'adresse à nos sens, non point par sa qualité pratique mais par son excellence à transmettre un sens de beauté. Admettons seulement que l'art décoratif, en association directe avec l'utile, est à jamais lié à la fonction d'un objet dont l'intention est supérieure à son embellissement. Alors que l'art — le bel art — existe par lui-même et pour ses principes abstraits et qu'au milieu des fluctuations sociales il continue sa solide poursuite vers ces vérités que nous avons coutume d'unir plus à l'idéal qu'au réel.

Reconnaissons à ce point que dans l'actuelle confusion des valeurs, les arts décoratifs ne sont pas plus coupables proportionnellement qu'aucune autre forme d'expression artistique. Ils jouissent évidemment d'une immense et significative popularité. Ils utilisent une large part du temps que la société a dévolu à ses plaisirs esthétiques. Mais en passant, rendons justice à l'artiste décorateur et à l'artisan qui n'ont pas encore acquis l'habitude de défendre leurs actions par des mots. Alors que l'adepte de l'art, appelé beau, a éprouvé plus d'une fois le besoin d'expliquer et de justifier sa position.

Dans cette brève enquête, il serait peut-être plus indiqué de réviser les intentions des beaux-arts plutôt que d'essayer de les définir. Le peintre américain Robert Henry dont les années créatrices s'étendirent entre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et le début du XX<sup>ème</sup>, nous offre ce point de vue: "L'intention en peignant un tableau n'est point de faire un tableau, aussi déraison-

nable que ceci puisse paraître. Le tableau — si tableau il y a — est un produit succédané. Il peut être utile, avoir de la valeur et être intéressant comme un signe tangible de ce qui s'est passé. L'intention qui est à l'arrière-plan de chaque travail artistique sincère c'est d'atteindre un état d'être, un état de haut fonctionnement, un moment plus qu'ordinaire de l'existence. En de tels instants l'activité de la part de l'artiste est inévitable — que cette activité se traduise par le pinceau, le ciseau, la plume ou la langue, son résultat n'est qu'un succédané de l'état d'être. Si imparfait que soit ce résultat, il devient cher à l'artiste comme la preuve d'une expérience créatrice et il prendra sa signification pour les autres parce qu'il révèle les possibilités d'une haute existence."

Ceci demande réflexion. Et il nous semble utile de rappeler que l'impulsion de créer n'est qu'une des nombreuses raisons qui pousse l'artiste à réaliser son activité d'une façon concrète. Certains créent pour leur joie, d'autres poussés par un besoin de gloire, quelques-uns parce qu'ils ont faim. Certains sont des moralistes, des sensuels, d'autres simplement des maîtres. Mais s'ils sont artistes, et c'est là que gît l'important, ils luttent pour construire la "chose" où le splendide peut être entrevu, ne serait-ce que pour eux-mêmes.

Que l'œuvre d'art soit utilisée à des fins diverses, l'essentiel de sa supériorité trouve son identité par le procédé esthétique. George Caleb Bingham l'explique ainsi : "Les travaux de l'art, quelle que soit leur école, leur manière, s'adressent à notre amour du beau. Leur intention est de nous nourrir et de développer en nous ce goût qui nous prépare à jouir de cette vie spirituelle qui commencera lorsque notre mortelle existence atteindra sa fin."



Réussirons-nous par cette discussion à délimiter les différences les plus évidentes qui existent entre décoration, ornementation, manipulation d'éléments de composition et l'essentiel de la peinture et de la sculpture ? Nous nous sentons inévitablement attirés par la sensation que les beaux-arts sont en relation directe avec les ordres d'expérience supra-humaine à travers lesquels l'homme en est venu à trouver son dieu. Toute culture artistique qui a survécu au passage du temps nous met en face de "cette touche de l'âme", comme si l'artiste avait créé un autre être, un autre état d'être. L'art ne s'explique pas légèrement comme une simple fusion de l'intellect et de l'impulsion. C'est plutôt le résultat d'une collaboration entre l'homme et l'idéal. Il semble même que de notre héritage émerge une intention commune — l'expression d'une foi reliée à l'universel.

Nous nous troublons parfois, lorsqu'examinant la vie des grands artistes nous découvrons qu'ils se sont identifiés eux-mêmes avec des groupes sociaux qui nient le supra-terrestre. Cependant ces mêmes hommes nous offrent des œuvres maîtresses où l'indubitable présence d'une spiritualité sans dénomination nous émeut comme un révélation.

Il nous paraît ici nécessaire de répéter que notre seul intérêt dans cet essai, est de tenter d'identifier les tendances artistiques actuelles. Nous n'insinuons pas que les arts décoratifs sont nécessairement inférieurs aux beaux-arts. Dans leur sphère respective, avec leurs adeptes particuliers, ils partagent une proportion égale d'exécution bonne, médiocre ou indifférente. Chaque artisan sincère abrite en lui quelque chose de l'artiste, et chaque artiste se doit d'être en possession d'une haute habileté technique s'il veut être tant soit peu maître de son moyen. Gardons-nous également du préjugé que l'artiste contribue plus à nos joies

culturelles que l'artisan. L'art décoratif probe, sensiblement appliqué peut et doit délivrer l'objet qu'il embellit de sa sévère utilité, ajoutant à notre vie une touche humaine. Admettons aussi qu'il peut y avoir beauté pure dans un fonctionnalisme dépouillé.

L'art, le grand, d'un autre côté se doit de choisir, d'affiner, de vivifier en nous ces niveaux de notre personnalité où les émotions, les idées atteignent des limites bien au delà du cours quotidien de notre *modus vivendi*. Ils expriment ce qu'on ne peut littéralement définir, nous ouvrant ainsi des perspectives nouvelles. Le sculpteur Eric Gill—disparu il y a quelques années—résume ainsi ce sentiment : "Une œuvre d'art est le verbe fait chair, une chose, une chose révélée, l'incommensurable exprimé en termes du mesurable."

Si l'art peut s'élever vers des régions si hautes n'est-il point juste que nous nous émouvions lorsque nous le voyons vendu et acheté de nos jours, avec moins de discernement qu'il n'en est accordé au choix de quelque grille-pain automatique? Les faits existent qui nous font soupçonner que le critique et le marchand d'art ont contribué lourdement à cet état de choses. La critique, au lieu de clarifier, de pénétrer les profondeurs d'une œuvre s'empresse trop souvent et cède à la tentation de "découvrir" une nouvelle forme d'expression. Devons-nous attribuer cette malheureuse inclination à ce que la critique est devenue un métier? Le marchand lui, a succombé aux méthodes de l'industrie à la chaîne. Si l'on considère que des centaines de galeries dans chaque importante capitale artistique présentent chacune une exposition nouvelle chaque mois, on commence à se rendre compte que l'artiste est non seulement obligé de lutter contre les autres mais aussi contre lui-même. Les œuvres du "grand artiste" d'hier sont mises en dépôt pour quelque temps en faveur de celles de "l'extraordinaire découverte"

d'aujourd'hui, qui demain, à leur tour devront faire place à nouveau à une "retrospective" du génie d'hier. L'artificiel d'un tel procédé a peut-être ses raisons, mais le résultat certain est l'encouragement d'une forme de sensationnel qui éloigne l'artiste de l'idéal de sa tradition.

Cependant ne faisons point de l'artiste lui-même une innocente victime d'un tel système, car maintes fois il l'a volontairement exploité. D'autre part il est en partie coupable de la confusion des valeurs dont nous nous plaignons ici. Le décorateur se pose en serviteur des beaux-arts, alors que le peintre et le sculpteur réduisent trop souvent leur pouvoir de création à de simples exercices en dessin décoratif. Prenons pour exemple le peintre Mondrian. Il consacra la plus grande partie de son énergie à ce qu'il appela l'art plastique pur. Calme, équilibre, dépouillement de toute imagerie. De la maturité de sa production il a dit: "L'art est seulement une valeur de remplacement aussi longtemps que dans la vie la beauté est manquante. Aujourd'hui l'art est encore plus important parce qu'il démontre, plastiquement et directement, délivré de toute conception individuelle, les lois de l'équilibre." Ses peintures qui semblent avoir inspiré tout un groupe d'artistes jusqu'à la plus servile imitation, ont laissé à la postérité une ligne droite, un module, un rectangle qui avec leur prétendue interprétation métaphysique se retrouvent encore, toujours et à nouveau, assez semblables à des plans d'architectes ou aux innocents arrangements des étagères d'épicerie. Sans doute aussi pouvons-nous comparer ses toiles à des projets d'installations pour une exposition, où la volonté de présenter les œuvres d'art au mieux de leur intérêt, afin qu'ils agissent au superlatif sur le spectateur, conduit à des arrangements savants de surfaces qui ont leur valeur esthétique décorativement. Mais Mondrian et

ses disciples ne se réclament point de ce domaine. Ils se réclament du grand art. A cette prétention John Alford rétorquait : "C'est une sorte de sainte folie que cette revendication. Plus d'équilibre, plus de calme, oui, certes. Mais laissons le dessin de la page d'un livre, d'une maison, d'une ville exprimer un tel équilibre, un tel calme. Est-ce que les chemins de nos jours vont être (et seront) glacés par la stérilité sans âge de six lignes noires, d'un rectangle jaune, d'un rectangle bleu sur un carré blanc ?" Certes non.

Il nous est permis de rechercher l'infini intellectuellement à travers les systèmes mathématiques ou philosophiques. Nous pouvons le découvrir par la participation religieuse, le ressentir par l'émotion dans l'art. Mais où nous restons perplexes c'est lorsque nous nous trouvons devant une classification où science, religion et art ne font qu'un. Chacun d'eux est d'essence différente. En fait c'est leur essence individuelle qui leur donne droit de vie.

Une autre donnée de l'équation qui nous intéresse se présente dans le fait que l'artiste a été détaché à un degré considérable de la société et que, placé par elle au centre d'une mer d'insécurité il cherche néanmoins à s'y imposer. D'autre part il se heurte à des problèmes multiples. Il se plaindra amèrement, si, obtenant une commande, trop de restrictions y sont attachées. Car lorsque nulle liberté ne lui reste, l'art en tant qu'objectivité d'expression personnelle disparaît. Si le peintre à chaque mouvement est gouverné par les commentaires extérieurs il fonctionne alors comme un prolongement de mots qui ne sont pas les siens. Si les décisions du sculpteur sont dictées, non point par ce que dans son propre goût il sent devoir exprimer mais par l'idée de ce que le public appréciera, il devient facilement un fabricant de confiserie artistique. Enfin si l'artiste lui-même use de symboles auxquels il ne croit point et

auxquels il ne participe pas, il trahit le don naturel, quel qu'il soit, qui lui ait été dévolu.

Toute la responsabilité de cet état de choses ne repose cependant pas seulement sur ceux qui font métier d'exécuter et de répandre l'art. La société n'est pas innocente. Le public ne peut espérer démontrer son intérêt dans ces questions en se contentant d'être analytique. Le spectateur a droit à son opinion, à son goût. Mais un effort sincère pour communiquer avec l'objet de son analyse est de son devoir. Si la communion est difficile, qu'il recherche l'expression plastique qui pour lui aura une signification. Il a seulement quelque raison de se sentir inquiet s'il ne ressent aucune émotion — ou si devant une automobile et une sculpture il n'éprouve qu'une seule et même réaction. Ce qu'on lui demande avant tout c'est qu'il n'affecte pas un plaisir faux afin de paraître cultivé ou "au courant". Que sa quête soit sincère, qu'il recherche son propre niveau de compréhension, suivant sa propre conviction, développant ainsi sa possibilité d'avancer dans la connaissance.

La société pour se protéger et garder le respect d'elle-même a élaboré des lois basées sur la croyance que l'homme doit être intrinsèquement honnête vis-à-vis des autres. La loi primordiale en art c'est l'honnêteté vis-à-vis de soi. Elle est aussi fondamentale pour ceux qui font profession de le servir que pour ceux qui font profession d'en jouir. Peut-être ainsi trouverons-nous la seule issue par laquelle nous sortirons de la présente confusion qui a envahi les provinces artistiques.

MARK RITTER SPONENBURGH

( *Traduit de l'anglais par*

*H. R. Sponenburgh* )

# Poèmes

## Le Convoi de Saint Martin

*Quelques-uns n'ont plus d'âge  
Et leur regard lassé  
Laisse en route un passé  
Plus lourd que leur bagage.*

*Ils vont, presque innocents  
De leurs fautes natives,  
Rêveurs des sombres rives,  
Monstres presque pensants.*

*Aux mains du mauvais ange  
Enchaînés par les mains,  
Ils suivent les chemins  
De son voyage étrange*

*Et jamais ne verront  
Ses grands yeux d'ombre où plane  
Le défi qui le damne,  
Ni l'étoile à son front.*

*Leurs gestes ridicules  
Ont offensé l'enfer  
Plus que le ciel offert  
A trop de sonnambules...*

*Mais d'autres, dédaigneux  
Ou ricanant de haine  
Pour la foule malsaine  
Qui se connaît en eux,*

*D'autres, la chair fidèle  
A leur sanglant trésor,  
Vont gaïment vers le pont  
Où la sirène appelle.*

*Vers les pays sauveurs  
Ils vont et vers les fièvres  
Qui donneront aux lèvres  
De nouvelles saveurs.*

## Cote Sauvage

*Un vol de goëlands et d'effrois  
Des tourbillons de sable et d'écume.  
L'étagement des flots dans la brume.  
Le vertige de la mort. La Croix.*

*La croix des écueils et non des havres,  
La croix de bois blanc sous le ciel gris  
Absout l'océan qui les a pris  
Et qui nous a rendu leurs cadavres...*

*Homme nouveau, d'où viens-tu? Qui sait  
De quel joyeux lointain qu'il redoute!  
Demandez la trace de sa route  
A l'eau qui sur ses pas l'effaçait!*

*Il a côtoyé la forêt morte,  
Les pins que le sel a calcinés  
Et que les vents ont déracinés  
Et que la tempête un soir emporte.*

*Il a trébuché, faible et puissant,  
Tantôt sur la dune qui s'éboule,*

*Tantôt sur le rivage où la houle  
Laisse un lac de son flot jaunissant.*

*Il est resté longtemps sur l'épave  
Qui sous les assauts du flux gémit  
Et sous le vent des départs frémit  
Dans son carcan de sable et de bave.*

*On ne voit plus les pins ravagés  
Ni les troupes d'oiseaux en voyage  
Qui se reposaient sur le rivage  
Après des navires naufragés.*

*Ici les dunes blanches et nues  
Dominent le chaos mouvant  
Et la croix plus forte que le vent  
Comme au calvaire soutient les nues.*

*Un vol d'espoirs et d'oiseaux voraces  
Part, hésitant, dans le ciel noirci  
Mais le futur n'est pas éclairci  
Par les clartés brèves de leurs traces.*

## Cap Nord

*De roche en roche, perdant pied, haletants,  
Nous avons gravi le nocturne calvaire  
Et chaque effort nous élevait hors du temps  
Vers la sombre clarté que l'homme révère.*

*La légère surelle acide à nos dents,  
La primevère et la renoncule blonde  
Nous donnaient l'adieu des désirs fécondants  
Qui leurraient jadis la jeunesse du monde.*



*Nous avons laissé derrière nous ces fleurs,  
Les dernières fleurs des tendresses lassées,  
Les faux semblants des parfums et des couleurs  
Et les mirages de nos vieilles pensées.*

*Nous marchions enfin dans le désert pierreux  
Où jamais ne pourra naître même une herbe,  
Le vent du pôle soufflait. Puissants, heureux,  
Nous tendions nos corps à sa caresse acerbe.*

*A chaque pas, ainsi que le pèlerin  
Touche la poussière des routes sacrées,  
Nous ramassions les pierres couleurs d'airain,  
Les pierres de neige, les pierres dorées.*

*Une tombe dans le steppe dur apparaît  
Ou peut-être un autel, un reposoir, un temple.  
Sous ce dôme de lourds cailloux, un secret  
Se cache, un être ignoré nous contemple.*

*Quel homme infidèle à nos lois a dressé,  
Pierre à pierre, cette offrande au froid des pierres,  
Au silence du futur et du passé,  
Au néant du ciel, au néant des prières?*

*Quelques pas encore et notre monde meurt  
Au bord de l'éternité pâle où s'accroche,  
Dernier cap de l'espérance et de la peur,  
Ce tremblant chaos aux racines de roche.*

*Blancs enfers et mauves paradis, troublés  
Par les grognements d'un monstre solitaire,  
Les abîmes des eaux et des cieus mêlés  
Nous présentent la naissance de la terre.*

*Ou bien ce brouillard nacré, frémissement  
De teintes subtiles et d'espoirs avides  
Doit empêcher à jamais l'avènement  
Des pollens envolés vers nos âmes vides.*

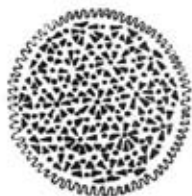
\*  
\* \*

*Et voici : le voile soudain s'effaça  
Le soleil des nuits parut, un frisson rouge  
Désunit la mer et le ciel, repoussa  
L'immobile ciel, nous rendit l'eau qui bouge.*

*Le soleil de glace et de feu, l'incertain  
Soleil des vertiges apocalyptiques  
Remonta dans l'espace où l'espoir s'éteint  
Sous la cendre des clartés énigmatiques.*

*Alors nous avons délaissé l'infini  
Et, contemplant les pierres illuminées,  
Nous avons vu sur le temple démuni  
Le reflet des certitudes devinées.*

RAYMOND MILLET





## I.— CHRONIQUE DES LIVRES

Albert Nasri Nâder, *Al-Falsafatu l-'amma aw al-mîtâfizîqâ* (*Philosophie générale ou métaphysique*).

Le Caire, Librairie anglo-égyptienne, 1952 14x21cm.  
198 pages.

M. Nâder, égyptien, a obtenu son doctorat ès-lettres de la Sorbonne, il y a quelques années en présentant comme première thèse une longue et précise étude sur les Mo'tazilites et comme thèse secondaire la traduction du *Kitâb al-Intisâr* de Khayyât. Depuis, l'Université de Bagdad s'est empressée de l'engager pour y organiser l'enseignement de la philosophie. On montre beaucoup d'intérêt pour la philosophie sur les bords du Tigre et M. Nâder doit se dépenser beaucoup pour fournir à ses étudiants des livres à leur portée.

C'est un peu à leur intention qu'il vient de publier ce "memento" de métaphysique générale. Dans une courte Introduction, M. Nâder expose son plan général: tout d'abord défendre l'intelligence contre ses détracteurs d'où les deux premiers chapitres (Le problème critique, la valeur de l'intelligence), ensuite l'étude de la nature et de l'origine des êtres créés (ch. 3, existence du monde créé; ch. 4, la vérité et l'erreur; ch. 5 l'être; ch. 6 les grands problèmes métaphysiques; ch. 7, les grands systèmes). Enfin une dernière partie est consacrée au problème de l'existence de Dieu et de ses attributs.

Comme on le voit, le programme est vaste et c'est une gageure de vouloir le traiter, en arabe, en si peu de pages. M. Nâder s'est efforcé d'être clair tout en

voulant être complet, du moins le plus possible. Ce qui, forcément, donne à son exposé un certain schématisme qui risque auprès de jeunes esprits, de voiler le sens du "mystère" que revêt forcément tout approfondissement de la pensée philosophique. Nul doute que M. Nâder supplée à ce schématisme par des développements oraux donnés au cours et qui permettent de rétablir l'équilibre.

L'auteur s'est efforcé de trouver des correspondants arabes pour les principaux termes de la philosophie moderne, et le plus souvent il y a réussi (1). Pour la plupart de ces termes, les mots français correspondants sont donnés, malheureusement, avec une désinvolture, de la part du "prote", qui ferait frémir les moins chatoilleux sur la question de l'orthographe.

En appendice, excellente bibliographie d'ouvrages philosophiques en français.

\*  
\* \*

*Robâ'iyât 'Omar al-Khayyâm*, "ta'rib" de Wadi' al-Boustâni.

Le Caire, Dâr al-Maaref, 1953, 12x18 cm., 140 pages.

Premier livre d'une série intitulée "*Fî zilâl al-wahy*" (A l'ombre de la Révélation, ou mieux de l'inspiration).

Il ne s'agit pas d'une "traduction" (*tarjama*), nous avertit l'auteur (qui avoue, avec bonne grâce et quelque candeur, qu'il connaît à peine quelques mots de persan; "*wa anâ la akâdu a'rifu minâ al-fârisiyya harfan wâhidan*" (p. 33), — mais d'une "arabisation" (*ta'rib*)... C'est-à-dire que l'auteur a consciencieusement lu et médité les meilleures traductions des *Quatrains* (anglaise

---

(1) Pourquoi ne pas toujours recourir au terme arabe classique quand il existe? Par exemple *dawr*, pour "cercle vicieux" (p. 12).

de Fitzgerald, française de Nicolas), les études sur Khayyâm et une fois en possession de la pensée vraie de Khayyâm, il l'a coulée en strophes arabes de sept vers. Est-il besoin de dire qu'une telle méthode est irrecevable du point de vue scientifique? Nous ne contestons nullement le talent poétique de M. Boustâni (et la lettre élogieuse que lui a envoyée Manfalouti lors de la première édition de cet ouvrage en 1911 loue grandement ce talent), mais il nous paraît quelque peu téméraire d'intituler "Quatrains de Khayyâm" des poèmes de M. Boustâni sur des thèmes khayyamien. Il y a quand même un minimum de respect à l'égard de la personnalité littéraire.

L'ouvrage par ailleurs est admirablement imprimé, accompagné de six gravures en couleur, le texte est soigneusement vocalisé.

Dans sa préface portant la date de 1947, l'auteur explique l'origine de son travail et annonce deux volumes d'études sur Khayyâm. Nul doute qu'ils apporteront d'utiles renseignements sur un personnage qui n'a pas fini de poser une énigme à la fois à ses admirateurs et à ses détracteurs.

\*  
\* \*

Charles Blondel, *Al-Madkhal ila'ilm al-nafs al-Jamâ'i*  
(Introduction à la psychologie collective).

Traduction de Hikmat Hâshem.

Le Caire, Dar al-Maâref, 1953 17x25 cm., 188 pages,

L'ouvrage fait partie des éditions, remarquables, de la Société de "la psychologie intégrative" (*'ilm al-nafs al-takâmoli*), fondée et dirigée, avec beaucoup de compétence et d'esprit de suite, par M. Youssef Mourad, professeur de psychologie à l'Université Fouad.

La Société a déjà publié, en particulier, *Les Principes de la psychologie générale (Mabâdi 'ilm al-nafs al-'âm)* de M. Mourad lui-même, *La psychologie in-*

dividuelle (*'ilm al-nafs al-fardi*), de Ishaq Ramzi etc., elle a consacré des numéros de sa Revue *Majallat 'ilm al-nafs* à certains sujets spéciaux, fait exécuter un certain nombre de traductions d'ouvrages importants de psychologie.

L'auteur de la présente traduction est docteur ès-lettres de la Sorbonne et professeur à l'Université de Damas. Il a déjà traduit le *Mizân al-'amal* de Ghazali. Aussi sommes-nous un peu étonné de ne trouver *aucun* mot d'introduction à l'ouvrage de M. Blondel. De même pas trace de commentaire, de notes ou de gloses. Il nous semble, enfin, que tout ouvrage traduit devrait porter obligatoirement le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage dans la langue originelle.

## II.— INDEX BIBLIOGRAPHIQUE <sup>(1)</sup>

BICHR FARES :

*Mafraq al-tariq (Divergence)*

Pièce en un acte. Préface de M. Massignon.

Le Caire, Imprimerie Misr, 21x29 cm., 62 pages.

C'est le texte arabe de la célèbre pièce de M. Farès qui a été jouée à Paris et au Festival de Salzbourg.

MOURAD KAMEL :

*Fihrist maktabat dayr Sainte Catherine bi Tur Sina (Catalogue de la Bibliothèque du couvent de Sainte Catherine au Sinai)*. Deux volumes.

Le Caire, Imprimerie Nationale 1951, 27x19 cm. et 318 pag.

Travail fait sur place par un de nos meilleurs sémitisants.

MOHAMMAD FOU'AD SHOKRI :

*'Abdallah Jacques Menou wa khorouj al-Firinsiyyin min Misr (Abdallah Jacques Menou et la sortie des Français d'Egypte)*.

Le Caire, Librairie al-Khanji, 1952, 17x25 cm., 704 pages, 3 cartes.

SHOKRI FAYÇAL :

*Harakat al-fath al-islami fil qarn al-awwal (La conquête musulmane au premier siècle)*.

Le Caire, Librairie al-Khanji, 1952, 18x25 cm., 200 pages, 5 cartes.

(1) Certains des ouvrages signalés dans cet index seront recensés plus longuement ultérieurement.

Thèse complémentaire présentée à l'Université Fouad et qui est une introduction à la thèse principale.

SHOKRI FAYÇAL :

*Al-moujtama'at al-islamiyya fil qarn al-awwal (Les sociétés musulmanes au 1er siècle. Leur formation, éléments qui les composent, leur développement linguistique et culturel).*

Le Caire, Librairie al-Khanji, 1952, 18x25 cm., 488 pages.

Thèse de doctorat soutenue à l'Université Fouad. L'auteur est Syrien, et maître de Conférence à l'université de Damas.

'ABD EL-HALIM MAHMOUD :

*Falsafat ibn Tufayl warisalatuhu Hayy ibn Yaqzan (La philosophie d'Ibn Tofayl et son traité : Hayy ibn Yaqzan).*

Le Caire, Librairie anglo-égyptienne, 1953, 11x21 cm., 152 pages.

Fait partie de la collection "d'Etudes philosophiques et morales" dirigée par M. Mahmoud Qasem, professeur adjoint à Fouad et professeur de philosophie à Dar al-Oloum.

ARISTOTE :

*Fann al-shi'r...*

*(Poétique d'Aristote avec la traduction arabe ancienne, les commentaires de Farabi, d'Avicenne et d'Averroès. Traduction du grec, avec commentaire et édition du texte arabe médiéval par 'Abd El-Rahman Badawi).*

Le Caire, Librairie de la Renaissance, 1953, 17x24 cm., 262 pages.

Nous avons ici même signalé l'intense activité de M. Badawi (Cf. *Revue du Caire*, Décembre 1952). Ce volume fait partie du corpus de l'*Organon* arabe dont déjà trois parties ont été éditées par M. Badawi.

'ABBAS MAHMOUD EL-'AQQAD :

*Ibn Roshd (Averroès).*

Le Caire Dar al-Ma'aref, 1953, 11x22 cm., 120 pages.

Premier livre d'une série nouvellement fondée intitulée *Nawabigh al-fikr al-'arabi (Les grands penseurs arabes)*. Chaque ouvrage comprend une longue introduction sur l'auteur lui-même (près de la moitié du livre) et une anthologie des textes les plus représentatifs. La vocalisation de certains termes difficiles en rend la lecture plus aisée.

HANNA AL-FAKHOURI :

*Al-Jahiz.*

Le Caire, Dar al-Ma'aref, 1953, 11x22 cm., 104 pages.

'ADEL EL-GHADBAN :

*Al-Shaykh Najib al-Haddad.*

Le Caire, Dar al-Ma'aref, 1953, 11x22 cm., 112 pages.

M. Ghadban, Directeur littéraire de Al-Kitab est un de nos meilleurs poètes et écrivains contemporains.

G. C. ANAWATI

# LA VIE LITTÉRAIRE

---

## LETTRES DE FRANCE

(De notre correspondant)

**M** Henry de Montherlant fait paraître chez Gallimard ses *Textes sous une occupation*, afin que rien ne se perde. Il a raison d'ailleurs : certains le soupçonnaient d'avoir collaboré avec l'ennemi allemand. Il situe bien son problème, qui était d'écrire malgré tout. La Littérature française ne le lui reprochera pas, malgré les articles brouilleux auxquels il a paru tenir.

Monsieur Jean Cocteau publie chez Grasset *Journal d'un inconnu*. Il est assez connu en Egypte pour qu'il soit inutile de le présenter. Aussi bien Cocteau se présente-t-il lui-même dans ces pages qui détruisent la légende qu'on avait de lui. Sous ce nouvel aspect du moraliste, l'écrivain acquiert un relief de telle sympathie que nous allons nous empresser de relire ses œuvres maîtresses, et oublier les futilités qui les encombrent, et qui demeuraient le souvenir constant qu'on en avait.

Mais cela n'est pas important. Depuis la Libération justement, le roman français a sombré dans l'aperçu philosophique, l'approximation dilettante d'un héroïsme de vivre et de sentir qui trahissait le procédé. Peu d'œuvres primées échappèrent à ce style intellectuel dont à aucun moment de son histoire le roman français n'avait accusé autant le particularisme despotique. Si bien que nous étions las de ces prolongements fictifs d'une pensée déjà suffisamment malhabile à se préciser en système.

La leçon, l'exemple, nous viennent de Ernst Hemingway avec *Le vieil homme et la mer* (Gallimard)



et de Jean Giono, auteur considérable du *Hussard sur le toit* et du *Moulin de Pologne* (Gallimard également).

L'écrivain américain abandonne le pathétique nerveux par lequel il s'imposa aux consciences inquiètes, et prétendit restaurer l'épopée en littérature. Il donne avec ce maître ouvrage une leçon de distinction, de simplicité, de pureté nette, dont le roman mondial avait besoin. Des esprits chagrins le suspectent de tomber dans une enfance prématurée. Ils sont obnubilés par les séquences fausses d'un lyrisme décervelé et imaginaire, qui sévit au travers de la production courante, sous couvert de pensée drue et nécessaire. Cette veillée en mer d'un vieux pêcheur qui risque une ultime fois de prouver une chance qui paraît lui avoir déjà échappé est traitée de telle manière que l'humanité entière s'y donne rendez-vous pour une méditation sincère sur elle-même, assez lucide pour éviter le pseudo-intellectualisme, assez fraîche et rajeunissante pour délivrer l'âme de ses afflux nerveux de grandiloquence. Retour à la jeunesse de sentir, à la pureté des instincts, libération du corps de ce qui l'empoisonne. Le prodige du grand écrivain tient en ceci qu'il se refuse à considérer cette épopée, à la façon des maîtres antiques, comme une rosée gentille, une pose sur la route du drame exorbitant, mais bien comme une illustration entière du cœur humain, réinvesti dans sa candeur et sa force primitive. Après les hémorragies verbales de ces dernières années, ce roman à le sens d'un renouveau.

Un des classiques du XXème siècle, pour parler comme Monsieur André Rousseaux, Jean Giono, restait enfoui dans un lyrisme de naturaliste primaire sensible aux grosses sensations de subir la vie. Sa philosophie s'apparentait à Lucrèce, non sans innover sur le rythme et l'image. Avec *Le Hussard sur le toit*, Giono renouvelle en profondeur sa méthode, et, fait

unique en littérature, nous livre une seconde manière d'écrire son œuvre. Cette chronique d'une épidémie vue au long d'une chevauchée unit à une volonté impérieuse de gagner le romantisme désinvolte dans une objectivité sereine, une musique de symphonie classique, dont l'alternance même crée le sortilège. Ce crescendo du drame emporte le récit à la hussarde, nous osons risquer ce jeu de mots, et le rapport circonstancié n'en demeure pas moins soucieux de contrôler scrupuleusement l'entreprise. Grand chef-d'œuvre, pour quoi le génie a dû mobiliser ses ressources, et qui grandit encore au souvenir, comme un des plus puissants roman français des vingt dernières années.

*Le Moulin de Pologne* reconduit l'admirateur de Giono au chevet de ses manies romanesques de naguère, sans pourtant marquer une rechute de l'écrivain. Chronique là encore, moins dépouillée d'emphase, moins indépendante de parti-pris d'auteur heureux, mais dont l'accent, le relief, la nonchalance d'allure, fortifient en nous une impression de perfection. Peut-être ce nouveau roman bénéficiera-t-il d'un succès d'estime en regard de son illustre aîné. Il n'en faudrait pas déduire que le nouveau Jean Giono s'essouffle : une telle renaissance de moyens et d'esprit ne va pas sans pose. Dès lors, sans aucun doute, Giono s'assure une place enviée pour l'immortalité.

\*  
\* \*

La Compagnie chorégraphique du Festival Ballet de Londres a visité Paris. Avec un succès qui ne doit pas porter ombrage au corps de ballet de l'Opéra ni aux autres troupes de passage. Au moins donne-t-elle une leçon de discipline qui mériterait de porter ses fruits. Le répertoire essentiellement classique a permis

qu'on admirât un *Spectre de la Rose* dansé comme il le fut rarement. Gloire à John Gilpin et Belinda Wright. Les autres Ballets ont surtout distingué des ensembles parfaits, dus à la direction avisée d'Anton Dolin, ancien compagnon de Diaghilew. Nous regretterons une pudeur bien britannique dans le refus de présenter des créations ; il est vrai que la Compagnie du Marquis de Cuevas nous a saturés d'œuvres originales si inégales qu'il est bon et salutaire de revenir aux morceaux du répertoire. L'attente des amateurs se porte désormais vers la prochaine œuvre de Serge Lifar à l'Opéra, *Cinéma*, kaléidoscope des artistes-types du 7<sup>ème</sup> art. Cette création promet déjà de faire date.

\*  
\* \*

Le Cinéma français sort difficilement d'une crise si grave qu'on a pu craindre pour lui. Il n'a pas retrouvé cette richesse d'inventions et de moyens qui le fit premier du monde. Ses meilleurs metteurs en scène sont obligés de céder aux exigences commerciales. Sans nier que son film soit une entreprise de succès populaire, la dernière production de Marcel Pagnol, de l'Académie Française, *Manon des Sources*, apparaît digne de figurer au palmarès mondial. Ce puissant poème lyrique, aux ampleurs singulières, sera un bon ambassadeur auprès des publics étrangers. Le début de sa carrière en France en augure bien.

\*  
\* \*

**L**e nouveau recueil d'articles littéraires de Monsieur Emile Henriot intitulé : *Les Romantiques* (1) est une occasion heureuse de corriger d'anciennes opinions, de renouveler notre mémoire, de contrôler

---

(1) Albin-Michel

en nous la cote d'amour des grands écrivains du Romantisme. M. Emile Henriot n'écrit pas ses articles à la hâte ; il y fait œuvre d'érudit et de conservateur, il se partage équitablement entre les sujets du passé classique, la résurrection ou la révélation d'ouvrages méconnus et négligés, et la production hebdomadaire. Il ne s'aveugle pas sur les "nouveau-tés", et à la manière des grands maîtres analytiques de ce XIXème dont il dresse aujourd'hui un véritable bilan, sait éclairer les secrets des œuvres par elles-mêmes, sans trop puiser à la petite Histoire personnelle des auteurs. Cette honnêteté scrupuleuse qui feint d'ignorer la vie privée des écrivains, — qui feint seulement —, se dégage des humeurs dont trop d'articles de presse font si grand emploi en guise d'objectivité.

Bien documentée, cette série d'études recueille au fil des parutions, le meilleur des exégèses et inédits romantiques. C'est assez indiquer que Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Sainte-Beuve sont à nouveau éclairés à la lumière de leurs correspondances, de leurs mémoires, de leur existence littéraire. Sur les éclaircissements passionnels, Emile Henriot se montre discret, nous l'avons dit ; tout au moins, il n'y puise que des promesses de vérité. Sur les *Mémoires* de Molé, par exemple, aucun commentaire concerté des médiocrités : une mise au point. Et c'est la grande leçon qui se dégage de cette somme : la méticuleuse leçon d'un esprit universel qui met au point les jugements hâtifs, situe les œuvres à leur juste place, corrige au besoin les erreurs siennes ou d'autrui.

Cette investigation s'étend principalement sur les correspondances inédites, les "en marge" des chefs-d'œuvre, ce par quoi nos idoles sont chères à nos esprits. Outre les maîtres du XIXème, Emile Henriot étend son panorama à George Sand, Balzac, Th. Gautier, Gérard de Nerval, Mérimée, Michelet, Constant, Jules

Sandeau. Il rajeunit nos enthousiasmes scolaires, et accorde au "libéralisme" de la critique le plein droit de juger, sans pour autant s'égarer dans les à peu près que sa culture réprouve. On pourra préférer les Approximations touffues d'un Charles Du Bos : affaire de tempérament. Mais à valeur égale, ce "Courrier littéraire" du XIX<sup>ème</sup> siècle dresse un utile précis des connaissances actuelles sur le sujet. Une table de concordance servira les amateurs.

Dans le domaine des ouvrages d'esthétique, après les prodigieuses synthèses d'André Malraux, il vient de paraître un nouvel édifice du célèbre Bernard Berenson. Spécialiste de la Peinture florentine, B. Berenson nous avait habitués à nous méfier des abus du modernisme en fait d'arts visuels, et nous attendions avec impatience qu'il résumât en un vaste traité ses conceptions générales. Voilà qui est fait, tout au moins largement commencé. Son *Esthétique et Histoire des Arts visuels* (1) est à la vérité un ouvrage double : d'abord une esthétique militante, combative, jeté comme un brûlot dans le monde de la critique d'art, et une vue panoramique, analytique et synthétique à la fois, des œuvres du passé.

Berenson définit d'abord le concept de valeur, et assure le primat des valeurs tactiles et du mouvement, que la peinture et la sculpture illustrent. D'une psychologie de l'art sensorielle, il en vient à une vaste théorie spatiale, moins esthétique d'ailleurs que philosophique. En passant, il donne des coups de patte à l'art abstrait et au snobisme attaché à l'œuvre du Greco. Ses pages sur l'inefficacité et le grotesque du "primitisme", dont effectivement certains prétendent tirer en vain une formule magique de renouveau, viennent à temps et

---

(1) Albin-Michel

seront âprement commentées. Sa sévérité envers Le Greco me paraît moins justifiée, et plutôt gratuite.

L'auteur ensuite dresse une série d'illustrations et de définitions, où le sens du pratique triomphe du postulat. Toute son expérience d'amateur sert ici à une évaluation physique de l'expressionnisme artistique qui désagrège un bon nombre de clichés. Les lignes les plus frappantes concernent justement ce réalisme particulier d'une sensibilité qui érige en valeur de code ses propres réactions et interprétations. Jamais Berenson ne demeure dans l'objectivité du censeur ou de l'historien : il s'engage corps et âme, ce qui crée dans son œuvre cette ambiance si singulière qu'on ne pourra pas la condamner pour insincérité. Tous les parti-pris sont le fruit d'une expérience personnelle, et n'est-ce pas ce qu'on réclame des parti-pris, pourvu qu'ils soient authentiques ?

Enfin Berenson, en illustration de ses conceptions touchant l'Histoire de l'Art, raconte à son tour la légende des arts connus, à la façon d'un spécialiste du vocabulaire. Ce n'est pas là le moindre apport de ce troublant ouvrage. Nous avons toujours pensé que la philosophie et les œuvres de l'esprit étaient une véritable explication des mots, ce qu'on entend dans un mot définissant par là-même l'idée qu'on s'en fait. Pour son compte, Berenson établit son dictionnaire des arts. Il suffit de savoir ce qu'il définit par "art hellénique", etc... pour qu'aussitôt on sache sa pensée profonde. Cette clarification permet de ne point s'égarer, ni de se payer de mots. Aussi bien Berenson a toujours le souci honnête de préciser les termes qu'il emploie. Il en appert une vision générale très pure de l'esthétique dite "traditionnelle".

Sans dialectique, sans s'illusionner sur les aspects biographiques des artistes qu'il aime ou condamne, Berenson apporte sa précieuse contribution à l'intelli-

gence de l'Art. Il ne brode pas, et précise qu'il réagit contre les "développements... resplendissants de sublimes banalités" de Ruskin. Pour illustrer cet article, et l'aider à atteindre son but, celui de faire lire ce beau livre qui attire, enthousiasme, violente, je ne puis que reproduire ces quelques lignes de Berenson qui introduisent le lecteur dans cette défense de l'art méditerranéen : "Je suis parfaitement libre de rechercher ce que signifie et ce qu'a été pour moi une œuvre d'art. L'essentiel de ma vie a été de "vivre" l'œuvre d'art, d'en faire sans cesse l'objet de mes réflexions et de mes méditations ; puis d'écrire sur elle, dans l'espoir de la mieux comprendre...". Par le seul sortilège logique et organisé du verbe, Berenson explique dans la clarté les mécanismes subtils de la création.

\*  
\* \*

Voici enfin représenté à Paris le *Lorenzaccio* de Musset, grâce au Théâtre National Populaire, grâce surtout à Jean Vilar, animateur, et à Gérard Philipe, metteur en scène et acteur exceptionnels. La pièce issue d'un romantisme décousu et fiévreux paraissait indéfendable. La profusion des scènes, l'illogisme fondamental des situations, et le gros relief lentement mis en branle, rendaient l'entreprise ardue, voire insensée. Or l'équipe du T.N.P. a brillamment réussi. Le succès repose tout entier sur une mise en scène lumineuse, par laquelle on distingue chaque scène à l'aide de projecteurs qui isolent l'essentiel sans nuire au rythme ni à l'ambiance générale. La somptuosité des décors de Léon Gischia, la noblesse puissante, symphonique des ensembles, la maîtrise de chaque acteur, Gérard Philipe, Jean Vilar, Daniel Ivernel en tête, font de cette re-création dramatique un phénomène artistique rare. Je souhaite qu'en obéissant à sa

véritable signification populaire, le Théâtre National Populaire vient en Egypte prouver la continuité du théâtre français.

L'un des plus précieux écrivains de France, Julien Green, a fait ses débuts d'auteur dramatique, avec *Sud*, une œuvre qui tente de débroussailler les fils ténus du mysticisme, de la sociologie, des problèmes historiques que posa l'esclavagisme en Amérique à la veille de la guerre de Sécession. Il ne semble pas que Julien Green ait assuré à sa pièce l'unité nécessaire : elle oscille complaisamment, et non sans flottement ni gaucheries, entre l'analyse bavarde, le traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même, et la fresque de reconstitution historique. De bons acteurs, un merveilleux décor de Wakhevitch, l'effort louable du metteur en scène Jean Mercure, malgré un premier acte lent mais réussi, ne parviennent pas à triompher de multiples défauts, dont un certain équivoque de sentiment n'est pas le moindre. L'amitié que nous portons à l'œuvre de Green s'est arrêtée au scrupuleux et parfait *Moira* (1).

JEAN GUÉRITTE

## NOTES

On nous demande de confirmer, au sujet de ce qui a été publié de la pièce "Oedipe" de A. A. Bakathir, qui a paru dans les Nos. de novembre et décembre 1950, que la formule "Version française originale par A. Papadopoulos", n'a pas d'autre signification que celle exposée dans la préface parue dans la revue.

\*  
\* \*

Dans notre numéro spécial sur *Cinquante ans de Littérature Egyptienne*, il s'est glissé quelques erreurs dans la Table des Matières. Il faut lire notamment Adil Al-Ghadban et non Adib Al-Ghadban et Mahmoud Hamed Chawkat et non Mahmoud Mohamed Chawkat.

(1) Plon.



Cigarettes

**EVERBEST**

GIANAGLIS

*...un nom,  
une  
tradition!*



# BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

Au Capital de 1.500.000.000 Francs

---

SIÈGE SOCIAL : 96, Boulevard Haussmann  
PARIS (8<sup>ème</sup>)

*Succursales et Agences :*

MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK,

PONDICHERY

PAPEETE, NOUMEA, PORT-VILA (Nouvelles Hébrides)

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

BANQUE DE L'INDOCHINE (South Africa)

Ltd. : Johannesburg, Port-Elizabeth, Durban.

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Correspondants dans le Monde entier

# CREDIT LYONNAIS

1498 SIÈGES & AGENCES, dont :

*EN EGYPTE :*

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113 CANAL

19, RUE ADLY PACHA  
BUREAU DU MOUSKY 71, RUE EL AZHAR

---

*AU SOUDAN :*

KHARTOUM & PORT-SOUDAN

---

*EN SYRIE :*

ALEP & DAMAS

---

**FILIALE :**

*AU LIBAN :*

BEYROUTH : BANQUE G. TRAD

(CRÉDIT LYONNAIS) S.A.E.

---

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

COFFRE-FORTS en LOCATION au CAIRE et à PORT-SAID

# BOOKS ABROAD

REVUE TRIMESTRIELLE  
LITTÉRAIRE ET INTERNATIONALE

---

Fondée en 1927 par ROY TEMPLE HOUSE  
Direction: ERNST ERICH NOTH

*Au service d'une Littérature Universelle :*

Comptes rendus et analyses des plus importants livres récents de toute langue parus dans le monde entier, par des critiques et érudits américains et étrangers les plus connus.

*Au service des Idées :*

Articles et études par des auteurs à la réputation mondiale. Lecture indispensable pour quiconque s'intéresse à l'évolution intellectuelle de notre temps.

*Abonnements :*

Un An: doll. 4.00 — Deux Ans: doll. 7.00 — le No. 1.25

*S'adresser au Circulation Manager*

**Books Abroad**

University of Oklahoma, Press, Norman, Okla., Etats-Unis

# **COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS**

Siège Social: Paris - 14, Rue Bergère

---

AGENCES EN EGYPTE

**ALEXANDRIE      LE CAIRE**

R. C. 255

R. C. 360

**PORT-SAID**

R. C. Canal 11

---

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE  
OUVERTURES DE CREDITS DOCUMENTAIRES  
LOCATION DE COMPARTIMENTS DE  
COFFRES-FORTS

---

*Agences en :* FRANCE — GRANDE-BRETAGNE  
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE  
MADAGASCAR — TUNISIE

*Filiale à NEW-YORK :*

**THE FRENCH-AMERICAN BANKING CORPORATION**

31, NASSAU STREET

# REVUE DE LA MEDITERRANEE

REVUE DE PENSEE ET D'INFORMATION FRANÇAISES  
PUBLIEE PAR L'UNIVERSITE D'ALGER  
PARAISANT SIX FOIS PAR AN

La Revue de la Méditerranée entre, en 1953, dans sa onzième année d'existence. Consacrée à tous les problèmes de culture générale, elle aborde les sujets les plus variés : politique internationale, problèmes de l'Union française, questions littéraires, scientifiques, artistiques, etc...

Aux articles signés de noms de spécialistes connus s'ajoutent des chroniques importantes qui traitent de l'actualité immédiate et des notes bibliographiques, le tout formant un ensemble d'une rare qualité. Aussi le Bulletin critique du Livre français a-t-il pu dire de cette Revue qu'elle a pris une place éminente parmi les publications périodiques contemporaines.

Depuis sa formation elle a fait paraître des articles du plus grand intérêt en particulier ceux de MM. Roger Léonard, Reynaldo dos Santos, Pierre Auger, Harold Nicholson, Jacques Maritain, Garcia-Gomez, Levi della Vida, Menendez Pidal, Pierre Olivier Lapie, François Charles-Roux, William Marçais, Henri Guillemin, Edmond Sergent, Pierre de Roux, Henri Bosco, Henri Busson, Pierre Mesnard, Augustin Berque, Henri Terrasse, Georges Lote, Raoul Celly, François Bonjean, Louis Gielly, Gaston Bardet, Pierre Chauveau, G. H. Bousquet, J. Despois, Robert Dournon, Philippe Burzio, Henri Perruchot, Robert Ellrodt, J. Belin-Milleron, Frank Turner, Gérard Boden etc....

## ABONNEMENTS

pour la France et l'Etranger, aux Presses Universitaires de France, 108 BD. Saint-Germain, Paris.

pour l'Afrique et l'Union française, 9 rue Troïlier, Alger (compte chèques postaux Alger 389-52).

Le Numéro :

France, Afrique du Nord ..... 130 francs

Etranger ..... 175 francs

Abonnements annuels (6 numéros) :

France ..... 700 francs

Etranger ..... 1000 francs

Abonnement de soutien ..... 2500 francs

La collection des années déjà parues ..... 4000 francs

# BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

*Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929*

LE CAIRE      HELIOPOLIS      ALEXANDRIE



La Banque émet des Bons de Caisse au Porteur à des conditions favorables. Elle offre en location des coffrets privés installés dans des salles pourvues du conditionnement d'air.

## TRAITE TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

R. C. C. 39

R. C. A. 692

# CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur: JEAN BALLARD

---

## *Comité de Rédaction*

Léon-Gabriel Gros, *Rédacteur en chef*  
Joe Tortel, Toursky, A. Blanc-Dufour, Pierre Guerre  
*Secrétaire de rédaction*: Jean Lartigue

---

## *Correspondants*

E. DERMENGHEM (Alger)  
FELIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

---

## *Administration-Rédaction*

10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE  
Tél. : DR. 53-62                      C.C.P. Marseille 137-45

---

LES CAHIERS DU SUD  
sont représentés en Égypte par  
LA REVUE DU CAIRE

*On s'abonne sans formalités auprès de*  
LA REVUE DU CAIRE  
3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — LE CAIRE

UN AN (Six Numéros) . . . . . P.T. 120



# le bayou

revue littéraire trimestrielle  
couronnée par l'Académie Française

*ne publie que de l'inédit:*

contes

études

essais



critique

poèmes

théâtre

Abonnements pour tous pays :

1 an : 2 Dol. U.S. — 2 ans : 3.50 Dol. U.S.

**UNIVERSITY OF HOUSTON**

HOUSTON, 4, TEXAS

U. S. A.

**France-Asie**  
REVUE DE CULTURE ET DE SYNTHÈSE FRANCO-ASIATIQUE

Pour tous ceux qui s'intéressent  
à la Culture de l'Extrême Orient,  
c'est un Instrument de Travail  
Indispensable et une lecture variée  
et passionnante.

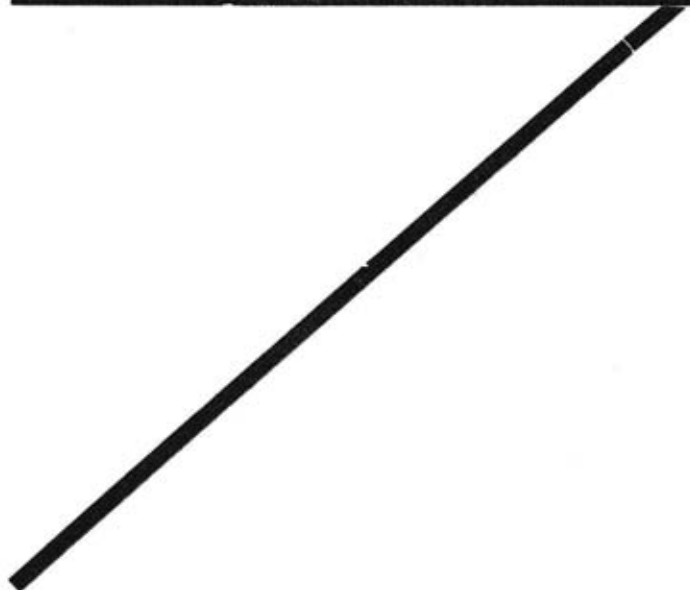
On s'abonne sans formalités auprès de

**LA REVUE DU CAIRE**

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

UN AN ..... P.T. 200

# THE LAND BANK OF EGYPT



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

Achetez et conservez

*notre magnifique numéro spécial*

# Peintres et Sculpteurs d'Égypte

CENT PLANCHES HORS-TEXTE

Pour la première fois une vue d'ensemble  
de la Renaissance des Beaux-Arts en Égypte  
au cours du XXème Siècle

Un fort volume de 220 pages      P.T. 80 — Frs. fr. 800

Le Numéro de luxe sur très beau papier.

tirage limité à 400 exemplaires      P.T. 200 — Frs. fr. 2000

# LA REVUE du CAIRE

---

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Said, Le Caire  
Tél. 41586

LE NUMÉRO: 20 Piastres

Abonnement pour l'Egypte : Un An .... P.T. 200  
Abonnement pour l'Etranger: Un An .... P.T. 225

---

LA REVUE DU CAIRE est représentée en France par  
les Editions des CAHIERS DU SUD  
28, RUE DU FOUR, PARIS (VI<sup>e</sup>)

PRIX DU NUMÉRO ..... 200.— frs.  
ABONNEMENT, UN AN ..... 2000.— frs.

---

On s'abonne sans formalités auprès des Editions  
des CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four,  
Paris (VI<sup>e</sup>) C.C.P. 101. 819 à Paris

---

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours  
de 10 heures à 12 heures